

LES "ÉCRITS"

SOUS LA DIRECTION DE JEAN GUÉHENNO

LA
MAISON
DU PEUPLE

PAR

LOUIS GUILLOUX

A PARIS

BERNARD GRASSET, ÉDITEUR

MCMXXVII

LA
MAISON
DU PEUPLE

EN PRÉPARATION :

L'Indésirable (*roman*).

Dossier Confidentiel (*roman*).

LES "ÉCRITS"

SOUS LA DIRECTION DE JEAN GUÉHENNO

LA

MAISON
DU PEUPLE

PAR

LOUIS GUILLOUX

A PARIS

BERNARD GRASSET, ÉDITEUR

MCMXXVII

CET « ÉCRIT », LE DEUXIÈME DE LA COLLECTION ET LE DEUXIÈME DE L'ANNÉE MIL NEUF CENT VINGT-SEPT, A ÉTÉ TIRÉ A TROIS MILLE SEPT CENT SOIXANTE-SIX EXEMPLAIRES DONT : VINGT ET UN EXEMPLAIRES SUR ANNAM DE RIVES, NUMÉROTÉS ANNAM I A 15 ET I A VI; QUATRE - VINGT - QUINZE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS, VÉLIN PUR FIL I A 85 ET I A X; ET TROIS MILLE SIX CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN BOUFFANT, NUMÉROTÉS I A 3.300 ET SERVICE DE PRESSE I A CCCL; EN OUTRE DIX EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL CRÈME LAFUMA, NUMÉROTÉS L. H. C. I A L. H. C. X.

3105

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.

Copyright by Bernard Grasset 1927.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

A LEURS CAMARADES ET AUX MIENS

A LA MÉMOIRE

DE LOUIS HINAULT
DE SON FILS, TUÉ
DE LISCOUET, TUÉ
DE LOUIS LE COZ, TUÉ
DE CHARLES THOMAS,
MORT DE MALADIE AU FRONT.
D'ERNEST LE GUERN,
A TOUS LES CAMARADES
MORTS ET VIVANTS
DE L'ANCIENNE SECTION
SOCIALISTE DE S. B.

LA MAISON DU PEUPLE

I

Après les malheurs du début, mes parents vinrent loger dans trois petites mansardes, à l'autre bout de la ville. Par bonheur, ces mansardes étaient pleines de lumière. Les deux plus belles ouvraient sur le parc de la Préfecture, et des fenêtres, on ne voyait que des arbres dans le ciel.

L'une servait de cuisine. C'est là aussi que nous couchions, mes deux sœurs et moi, dans des lits que mon père nous avait fabriqués avec des planches. Dans l'autre, mes parents avaient fait leur chambre, que nous appelions « la belle

chambre », parce que leurs objets les plus précieux y étaient rassemblés.

On ne pouvait loger dans la troisième. Elle était trop étroite et tenait lieu de débarras. Mais de sa fenêtre, on dominait la pleine campagne, un beau tertre surmonté d'une Vierge en pierre, et le jardin de notre voisin M. Le Moel. Sa petite fille Jeanne venait y jouer et nous nous penchions à la fenêtre pour la voir.

La propriétaire interdit à mon père d'exercer son métier de cordonnier dans ces mansardes, à cause des coups de marteau. Il fallut se mettre en quête d'une échoppe.

Il en trouva une au coin de la place Saint-Jacques et de la route de B..., non loin de la maison. Elle était bien étroite et le quartier peu commerçant.

— Pourtant, dit-il, c'est une chance de l'avoir.

Le veilloir de mon père était bas et carré, encombré d'outils et de petites boîtes rondes en fer, remplies de chevilles et de semences. Sous le veilloir, parmi des retailles que nous appelions du « bourrier », et que nous gardions pour faire du feu l'hiver, il y avait un baquet de bois plein d'eau où il mettait son cuir à tremper. Le fond de l'échoppe était couvert de chaussures à raccommoder.

A cette époque les idées nouvelles commençaient à se répandre chez les ouvriers, surtout chez les jeunes, et l'on parlait déjà du D^r Rébal, qui venait de fonder son journal *Le Renouveau*. Les vieux haussaient les épaules. « Vous nous faites rire, avec vos syndicats... Tout ça c'est de la politique. Vous vous ferez du tort. »

Depuis plus de quarante ans qu'il était sur le métier, mon grand-père n'avait

jamais cessé de verser sa cotisation à la Société de secours mutuel. Il était vieux et usé.

— Qu'est-ce que tu veux de plus? disait-il à mon père; si tu es malade on t'envoie le médecin, et la Société te paie un bout des frais.

Il ne craignait que la maladie. Et puisqu'il fallait travailler, tant qu'il avait ses bras, il ne se plaignait pas.

— Bien sûr, répondait mon père. Mais tu ne me feras pas croire que si les ouvriers étaient organisés, ils ne seraient pas un peu mieux.

— Bah! Le monde est comme il est. Tu ne le changeras pas.

Il avait toujours travaillé pour M. Saris, qui lui avait fait donner la médaille des bons serviteurs. Mon grand-père avait mis cette médaille dans un cadre qui était accroché au mur.

— Tant que tu n'as pas un mauvais patron, de quoi as-tu à te plaindre?

— Le père Saris a besoin de toi. Il viendra bien un jour où il te dira merci.

— Eh bien! J'irai à l'hôpital...

Il riait, le brèche-dents, sous sa grosse moustache roussie par la cigarette. Et il disait :

— Tu n'as pas à t'occuper de ton patron, toi, puisque tu es à ton compte...

Dans l'esprit de mon grand-père, le patron était un homme qu'on devait respecter plus qu'un autre. Il donnait le travail, et le travail c'est la vie. Il y avait tant d'années qu'il travaillait pour M. Saris, qu'il ne faisait plus de différence entre la personne de son patron et le travail proprement dit.

— Laisse la politique tranquille, disait-il. Ton D^r Rébal te fera du tort. Quand on a trois gosses à élever, il ne faut pas se mettre le monde à dos.

Mon père ne répondait rien, pour ne pas fâcher le bonhomme, ou il essayait de parler d'autre chose. Mais le bonhomme était fin.

— Ta ta ta. Tu te dis que ton père rabâche... Il sera bien temps quand tu auras eu sur les doigts.

On était venu lui raconter que songars ne se cachait pas assez. « Dans une ville comme la nôtre, il faut savoir se surveiller. Votre gars fait parler de lui. Il soutient le D^r Rébal. »

Le grand-père avait haussé les épaules et répondu :

— Vous ne le connaissez pas. C'est un brise-fer. Quand il a quelque chose dans la tête, on a beau lui dire, c'est comme si on chantait. S'il voulait pourtant rester tranquille, il aurait une jolie petite boule à rouler. C'est un riche ouvrier, dur au mal et pas buveur, mais trop forte tête...

II

Autour de sa Cathédrale-forteresse, où les Chouans avaient soutenu deux sièges, du couvent de Carmélites et du Couvent Blanc, de la maison des Pères Maristes, la ville était grise et sans ouverture. Tout le jour des cloches sonnaient dans le ciel...

Derrière la Cathédrale, de petites rues obscures et tortueuses, ouvertes comme par violence entre d'anciennes maisons de bois, formaient le bas quartier de la ville. Là vivait une population de petits marchands, de brocanteurs et d'ouvriers.

Au delà de ce bas-fond, vers l'ouest, s'étendait le quartier neuf, avec ses grands magasins, ses cafés et plus loin, la gare, où

l'on accédait par des chemins boueux, crevés par les roues des camions.

Ce quartier neuf était comme un quartier étranger dans la ville, du moins pour mon père. La ville, pour lui, c'était la Cathédrale, les petites rues obscures, le quartier éloigné de la rue Pommerin, où il avait passé son enfance, la place Saint-Jacques, où il travaillait aujourd'hui. Et aussi les boulevards, ouverts à la limite de la campagne, boulevard déserts, où des nobles, des fonctionnaires, et de nombreux petits rentiers vivaient en silence dans des maisons bourgeoises solidement bâties en granit.

Il connaissait les habitudes de la ville. Il savait, en écoutant le sifflet des locomotives, si le temps serait à la pluie.

Quand il entendait les galoches des filles de la Brosserie patauger dans la boue, il était six heures du soir. Elles allaient

passer devant son échoppe, en bandes, fortes filles de la campagne enveloppées dans leurs fichus de laine noire à grosses mailles, les cheveux serrés dans la résille. Elles venaient chaque matin d'un village voisin travailler à l'usine pour quarante sous. Elles repartaient le soir en se tenant par le bras; souvent elles chantaient. Il leur criait :

— Salut! les filles!

Elles répondaient une gaudriole et passaient en riant. Il regardait le ciel et leur criait encore :

— Vous attraperez la pluie en route!

...Tout l'hiver, le ciel était bas et humide. Couvrant le chant triste des cloches, le vent chassait parfois sur la ville le cri rauque d'une sirène : un vapeur sortait du port et allait prendre le large... Quand la tempête se levait, la ville tout entière tremblait. Et la tempête durait

souvent deux et trois jours. Il pleuvait à plein temps.

Ces jours-là, mon père allumait sa lampe dès quatre heures. Personne ne venait le voir. Quand il rentrait le soir à la maison, il était trempé jusqu'aux os. Ma mère levait les bras.

— Ce n'est rien, disait-il. La tempête ne me fait pas peur. Le beau temps va revenir. D'ici un mois tu verras les vieux de l'hôpital venir s'asseoir sous le marronnier, au milieu de la place Saint-Jacques...

III

Il étouffait pourtant dans sa petite ville, mais il ne l'aurait quittée pour rien au monde. L'idée même qu'il put vivre ailleurs ne lui venait pas à l'esprit.

Où aurait-il trouvé campagne plus belle les dimanches après-midi? Tous les chemins, il les connaissait, pour ainsi dire pierre par pierre. Il les avait tous parcourus, combien de fois, tantôt avec son père et son frère, tantôt avec son camarade André, qui était parti pour Paris après son service et n'avait jamais plus donné de ses nouvelles. Nulle part ailleurs il n'aurait connu pays plus doux. Même l'hiver, il l'aimait.

A quoi songeait-il autrefois, quand, l'été, il quittait son travail à six heures du soir, pour courir à la mer et se baigner avec André? Il songeait aux prouesses qu'ils allaient accomplir. Sur la route ils feraient une course. Ils s'amuseraient, plus tard, à jeter des galets dans l'eau. Ils se déshabilleraient ensuite dans une cabane de douanier ou derrière un pan de rocher, et ils se lanceraient dans la mer d'un seul bond. Comme il était meilleur nageur que son camarade, il irait plus loin que lui vers le large, il côtoierait les endroits dangereux en riant. André aurait peur...

Voilà à quoi il songeait, et aussi au retour, délicieux dans la fin de la journée. Comme le bain le rendait agile et dispos! Il ne sentait plus dans les reins cette courbature qui lui venait d'être sans cesse penché sur le veilloir, mais une légèreté

qui le faisait chanter. Il se sentait jeune dans son corps musclé. A quoi d'autre pouvait-on penser?

Comme il ne connaissait pas alors d'autre ville que la sienne, il la trouvait à sa mesure. Elle était pour lui pleine du mouvement et de la lumière de ses vingt ans.

Quand il y revint, après ses trois années de caserne, il décida de s'y fixer. Bien des camarades étaient partis comme André. Il ne les enviait pas. Il se trouvait bien chez lui.

Ce n'est que quelques années plus tard, une fois marié, qu'il prit une nouvelle vue des choses. Il croyait n'avoir pas changé, et il attribuait ses nouvelles pensées à des événements étrangers à lui-même. Mais l'adolescent qui courait sur les routes et quittait brusquement son travail pour aller à la mer, était pourtant devenu un homme où il ne devait plus se recon-

naître. De larges épaules, des bras robustes, un pas souple et précis, c'était un homme tout d'une pièce. Ses cheveux blonds taillés en brosse, restaient soyeux au-dessus d'un front large, encore sans rides. Mais ses yeux bleus n'avaient plus leur regard d'autrefois, mais un regard plus dur, et à certains moments on les sentait dévorés de violence...

Ce qu'il n'avait pas su voir, plus jeune, lui brûlait les yeux : la domination de la ville entière par les commerçants et les nobles. Les plus puissants, l'armateur Le Den, cousin du Vicomte de Viverols et ami du sénateur M. de Kerleer, le grainetier Mazé, les drapiers Le Grand et Parrain, étaient liés de parenté, et formaient un clan féodal, avec sa clientèle : les petits rentiers, ses hommes politiques, dont le personnage le plus en vue était naturellement le maire de la ville.

IV

Mon père, qui se levait avec le jour, ne quittait jamais son travail avant huit ou neuf heures du soir. Des camarades, qui finissaient à sept heures, passaient devant son échoppe en remontant à la soupe. Ils entraient le soir.

Il était penché sur son ouvrage, le front lié à l'abat-jour vert de sa lampe à pétrole, une grosse lampe de cuivre, qui éclairait un coin de la place et que l'on voyait de loin.

Ils s'asseyaient au hasard, sur un tas de souliers, sur un tabouret ou par terre. En hiver, il faisait toujours bon, le soir dans l'échoppe. La lampe répandait sa chaleur.

C'était le seul moment de la journée où mon père n'eut pas froid. Quand il faisait beau la porte restait grande ouverte. Il y avait une petite marche pour entrer et il était bien rare que personne n'y fut assis; Pélo aimait y venir. C'était un plâtrier, grand et mince comme une latte. Il avait de petites rondelles de plâtre plein les cheveux et la moustache. Assis sur le devant de la porte, il laissait traîner ses jambes sur le trottoir. Son pantalon de velours blanc, à côtes, était trop court. On voyait ses chaussettes de grosse laine rouge, qui retombaient sur ses brodequins difformes, mangés par la chaux.

Mais l'hiver, on ne devinait que des ombres à travers les vitres brumeuses de la porte. Parfois, un éclat de voix passait au dehors, brusquement couvert par la charge du marteau, battant le cuir sur la pierre.

Le soir, le silence était si grand, qu'au premier coup de marteau les gens tressailaient dans le quartier. Mais dans l'échoppe, la discussion se poursuivait malgré le vacarme, sauf pourtant dans les cas trop graves, où mon père posait son marteau sur son genou et croisait les bras.

— Pélo prétend, disait Le Braz, qu'on fait tout pour l'ouvrier, aujourd'hui. Mais moi je te dis que c'est du battage électoral...

La violence de Le Braz faisait rire Pélo.

— Tu es un paquet de nerfs, Le Braz... Tu montes comme la soupe au lait...

Dès qu'il parlait, Le Braz, qui était un petit homme sec et ardent, se mettait à danser d'un pied sur l'autre. Les veines de son cou se gonflaient. Elles devenaient de la même couleur bleue que les cordons de sa cravate à glands, passés dans le col trop large de sa chemise. Il avait une

pomme d'Adam énorme, qui roulait dans sa gorge comme une bête prisonnière. Depuis sa laryngite il était toujours enroué. Il agitait les mains en parlant. C'était des mains faites pour se confondre avec la varlope. Elles étaient noueuses et carrées, dures et trop larges pour sa personne. Il avait toujours l'air d'en menacer quelqu'un.

— Comment veux-tu?... Les bourgeois essayent de nous endormir. Il n'y a rien à faire avec eux...

— Pourtant, lui dit Pélo un jour, tu vois bien qu'ils ont monté une Université Populaire, dans le haut de la rue des Lormes.

Le Braz éclata de rire.

— Oui. J'y suis allé, dit-il...

Il y avait dans sa parole et dans son rire quelque chose d'amer, comme le souvenir d'une offense ou d'une sottise.

— Qu'est-ce que tu veux que les ou-

vriers aillent s'intéresser à des conférences sur le costume des femmes, sur l'éducation anglaise ou sur l'Indo-Chine? C'est ça qu'ils appellent éduquer le peuple...

Pélo ne répondit pas.

— Ils ne nous connaissent pas, reprit Le Braz... Et puis, ils veulent nous flatter et se servir de nous...

Sa voix était dure. Il se rappelait son enthousiasme quelques mois plus tôt, quand il lisait les articles du D^r Rébal. Il lui avait semblé à ce moment, suivant son mot, « qu'on lui enlevait un grand poids de sur le cœur ».

— J'étais comme toi, Le Braz, dit mon père, mais j'ai été bien détrompé.

Ils avaient cru à ce mouvement fraternel. On leur avait dit que l'Université Populaire serait une « Maison du Peuple ». Chacun y pourrait venir, chacun y serait attendu.

— Oui, Queré, mais quand j'ai vu le maire, le Docteur, le vieux sénateur Mézard, M. de Kerleer et toute la coterie se mettre d'ensemble pour prendre la tête de la fameuse Université, je me suis dit...

Ses grosses mains tendues, ouvertes devant mon père, en racontaient plus long que des paroles. Il leva les épaules :

— Ce qu'il faut, c'est nous grouper et lutter ensemble.

— C'est vrai, dit Pélo. Il faut lutter. Pourtant nous sommes tous des hommes.

Cette parole atteignit Le Braz en plein cœur. Son visage se contracta. Il plongea ses yeux dans ceux de Pélo :

— Pélo, j'ai pas la haine des bourgeois ni de personne...

Il s'arrêta net; et ouvrant les mains :

— Mais que veux-tu... la haine quand même...

V

Quand elle apprit qu'une section socialiste venait d'être fondée, ma mère demanda :

— Alors, François, qu'est-ce qui va arriver?

— Comment, dit mon père, j'espère bien que la révolution n'est pas loin.

Elle leva les bras au ciel.

— Bien sûr que oui, dit-il, la Révolution.

Qu'est-ce qu'il racontait là! Avait-on besoin de révolution? Et la misère qui viendrait. On était bien assez malheureux sans cela.

— Et tes trois gosses?

— Mais, c'est justement, dit-il.

Elle secoua la tête.

— Tu n'aurais pas dû te fourrer là-dedans. Un sang bouillant comme toi! S'il arrive quelque chose, tu seras le premier qui attrapera.

— Et pourquoi?

— Oh! Tu dis bien, mais...

Il répliqua d'un ton brusque :

— Il le faut.

Ma mère soupira.

— Ce n'est pas moi qui te retiendrai, François. Tu es assez grand. Mais ne te laisse pas entraîner trop loin.

— N'aie pas peur.

Il avait beau dire, elle n'était pas tranquille. Elle sentait bien que tout cela venait du D^r Rébal. Le Docteur n'avait rien à perdre, et pas de petits enfants à élever. Mais si l'ouvrage venait à manquer, comment ferait-elle? Elle ne pouvait pas

non plus obliger son homme à se cacher. Elle lui dit :

— Tu as ta fierté d'homme.

— Oui... oui... Et je l'aurai jusqu'à la fin. Personne ne me fera taire mes idées.

Il marchait dans la cuisine pour se réchauffer les pieds, pendant qu'elle trempait la soupe.

— On n'avait jamais vu chose pareille, dit-elle. Mais depuis que le D^r Rébal est ici, tout est changé.

Il sourit.

— C'est un brave homme. Sans lui et sans Fabert, nous en serions toujours au même point.

Elle ne savait pas qui était Fabert.

— C'est un professeur du Collège, un savant. Il a été un des premiers à monter l'Université Populaire. Mais il a tout lâché bien vite quand il a vu ce que c'était. C'est un petit bonhomme avec des lor-

gnons et une barbiche. Mais quand il parle!

Il se rappelait l'arrivée de Fabert, le soir de la semaine précédente où Louis Lautié, Le Braz, Bahier, Marlier et quelques autres s'étaient réunis chez le Docteur pour fonder la section.

— Si tu l'avais entendu nous expliquer le socialisme... Je ne sais pas... Il y avait quelque chose dans ce qu'il disait... C'était tellement bien ça...

— Et le Docteur n'a rien dit?

— Si... Mais...

Il ne savait pas pourquoi les paroles de Fabert l'avaient plus touché que celles du Docteur.

— Ils sont aussi savants l'un que l'autre. Mais Fabert parle plus droit, peut-être. Le Docteur, lui...

Il leva les bras :

— Je ne sais pas.

Quand Fabert s'était mis à parler, mon père s'était senti délivré d'une gêne qui l'avait oppressé toute la soirée. Le Docteur les avait introduits dans une grande salle qui servait de bureau à son journal. Il les avait fait asseoir sur des chaises. La salle était presque nue. Il n'y avait là qu'une bibliothèque et une longue table chargée de papiers. Il leur dit :

— Je suis heureux que vous répondiez à mon appel. Désormais, nous ne nous quitterons plus. L'expérience de l'Université Populaire est une expérience finie. Nous n'y reviendrons pas. A présent que nous voyons clair, c'est de combat qu'il s'agit...

Ils l'écoutaient en silence. Sa voix de méridional était douce et profonde, ses gestes mesurés. Il avait l'air de démontrer les moindres choses. Souvent, à la fin d'une phrase, sa longue figure se con-

tractait dans un sourire immobile, qui lui faisait rentrer la bouche sous sa moustache déjà grise et écarquiller les yeux.

— Vous comprenez, disait-il... C'est évident.

Fabert était arrivé en retard. Sa voix hésitait un peu. Sous sa barbiche brune, ses lèvres tremblaient. D'un geste impatient il remettait sans cesse son binocle en place.

— Mes amis, faites quelque chose. La lutte à laquelle nous vous convions est une lutte magnifique. Il ne faut pas que personne reste en arrière.

Le docteur s'était renversé dans sa chaise. Il avait croisé les mains. De temps en temps il souriait et approuvait d'un geste de la tête un mot de Fabert.

A chaque parole de Fabert, mon père reconnaissait quelque chose de ses propres pensées. Son cœur battait. Il se disait :

— C'est cela... C'est cela...

C'était cela qu'il avait pressenti ou pensé lui-même en maniant les savates.

— Tu vois, dit-il à ma mère, des hommes comme Fabert vous font comprendre...

Il était sorti de là ivre.

Marlier, un ancien instituteur, devenu employé de commerce, lui avait mis sur l'épaule une main tremblante d'émotion.

— Nous sommes ensemble, Quéré, hein, ensemble...?

Mon père se retourna. Il dit :

— Maintenant...

La voix lui manquait.

VI

Dans nos mansardes, nous vivions de peu. Le métier de mon père ne rapportait pas grand argent. Il fallait qu'il travaille longtemps pour gagner une petite journée. Dans les moments de presse, il retournait à son échoppe, le soir après dîner. Il passait quelquefois la nuit entière au travail. Au petit jour, ma mère allait lui porter son café.

Comme mes sœurs, plus âgées que moi étaient à l'école, je restais seul avec ma mère une grande partie de la journée. En faisant son ouvrage, elle me racontait l'histoire du cousin de Paris, ou le naufrage de mon oncle Charles à Madagas-

car. Elle m'emmenait dans les champs, l'après-midi quand elle le pouvait, et me faisait asseoir dans l'herbe.

Souvent aussi ma grand'mère venait nous voir. Elle habitait à plus de trois kilomètres en dehors de la ville, et faisait le métier de raccommodeuse de parapluies. Ma mère l'avait suppliée cent fois de venir habiter avec nous. Elle avait refusé.

— Ta mère a sa tête, disait mon père. Elle veut sa liberté.

Mais ma mère se tourmentait à penser comment elle vivait, et si elle avait seulement de quoi manger tous les jours.

— C'est qu'elle n'en dirait rien, par fierté.

C'était pour moi une fête de la voir. Elle était grande et robuste. Elle m'apportait toujours quelque chose, souvent un objet trouvé sur la route.

Dès qu'elle arrivait, ma mère sortait de son buffet tout ce qu'il y avait à manger.

— Tu vas toujours prendre quelque chose.

La grand'mère refusait.

— Mais si, bien sûr...

Et enfin elle se mettait à table. Elle mangeait de bon appétit, et ma mère la regardait en hochant la tête.

— As-tu fait beaucoup de parapluies?

— Eh bien, pas beaucoup ces temps-ci, juste de quoi.

— As-tu tout ce qu'il te faut, quand même?

— Mais oui, mais oui.

Elle ne voulait pas se plaindre.

— Allons soupirait ma mère, tu peux bien me dire, à moi, la vérité.

— Mais ne te tracasse pas pour moi.

Si elle était venue tard dans l'après-

midi, elle se hâtait de repartir, avant la tombée de la nuit.

— C'est que j'ai une longue route à faire.

— Tu serais pourtant si bien avec nous!

Elle répondait :

— Bah!

Nous nous mettions à la fenêtre pour la voir encore un peu. Nous la suivions des yeux. Elle était haute et droite, et marchait d'un pas ferme... Sa longue jupe noire, souvent crottée, traînait par terre, et son petit bonnet de dentelle blanche frémissait au vent.

L'heure allait bientôt venir où mes sœurs Anne et Louise rentreraient, et où il faudrait allumer la petite lampe à essence, qui éclairait si mal, et qu'on n'avait jamais pu empêcher de filer. Ma mère allait préparer le souper. Toute la soirée elle serait joyeuse à la pensée que

la pauvre bonne femme était partie lestée. Elle nous ferait manger. Mon père n'arriverait que plus tard. A ce moment-là, nous serions sans doute endormis depuis longtemps...

VII

Ils n'avaient été d'abord qu'une dizaine. Deux mois après la fondation de la section ils étaient plus de quarante. Les yeux de Fabert brillaient de joie.

— Si nous avons pu en si peu de temps faire de tels progrès, dans deux ou trois ans nous serons les maîtres...

Le docteur approuvait, et disait :

— Ne vous arrêtez pas en si beau chemin. Faites de la propagande. Amenez-nous des camarades.

Ils ne pensaient qu'à cela. Quand un ouvrier venait à son échoppe, mon père trouvait le moyen de lui demander :

— Es-tu syndiqué?

Si l'autre répondait que non, il lui expliquait :

— Qu'est-ce que tu feras tout seul? Les bourgeois sont plus malins que toi. Ils te roulent. Mais si tous les compagnons veulent se sentir un peu les coudes...

Le malheureux était gêné. Il hochait la tête.

— Bien sûr. Je ne te dis pas non...

Souvent, il finissait par avouer que « la bourgeoise ne voulait pas entendre parler de cela ».

Mon père se mettait en colère.

— Vous êtes tous les mêmes. Vous vous laissez mener par vos femmes...

Beaucoup de femmes d'ouvriers empêchaient leur mari d'aller au syndicat ou à la section. Elles disaient :

— Qu'est-ce que tu irais faire là avec des coquins pareils? Ils mangeront tes sous, et tu te feras moquer de ta figure...

Tu seras bien aise! J'aime encore mieux te voir prendre ta petite bolée, tranquille.

La bolée était une autre ennemie, plus redoutable.

— Ils vous écoutent, disait Le Braz, ils disent comme vous, et dès qu'on a le dos tourné, les voilà à l'auberge.

Ils dirent au docteur :

— Beaucoup se laissent mener par leurs femmes, ou ils boivent.

Le docteur haussa lentement ses maigres épaules, et leva ses mains longues et froides.

— L'éducation des femmes, est une chose qui se fera lentement, surtout dans la classe ouvrière. Il faut prendre patience. J'ai toujours défendu les femmes et je les défendrai toujours.

Il ajouta :

— Leur condition est si misérable! Pour un homme qui obéit à sa femme,

combien d'autres sont trompées, volées, battues...

Jetant les mains au-devant de lui, il détourna la tête :

— Quant à l'alcool, c'est un épouvantable fléau...

Tous l'écoutaient. Il reprit :

— Dans ce pays, tout est à faire. Les ravages causés par l'alcool sont ici plus terribles que partout ailleurs. Et comment lutter? Personne n'a souci de rien. La Municipalité ne fait rien. Elle tolère tout. Autre chose : j'ai dit cent fois dans mon journal que les rues étaient sales et les eaux dangereuses. Personne n'a bougé. Nous parlons de l'alcool? Et la tuberculose? Il faudra se décider, pourtant, à abattre ou à brûler tous ces vieux taudis qui sont derrière la Cathédrale, véritables foyers d'infection. Nous devons inscrire cela à notre programme, exiger qu'on fasse

quelque chose pour tous, au lieu de s'occuper toujours et toujours de ses affaires personnelles.

D'un coup, son visage se détendit. Il souriait :

— Voyons... C'est une question de bon sens. Une ville doit être administrée pour le bien de tous, et non pour le profit de quelques-uns. Il n'est pas juste que l'argent des contribuables de notre ville ne serve qu'à faire des travaux dont l'armateur Le Den a besoin au port.

— Non. Non, cela n'est pas juste, répétèrent les camarades.

— Il faut dénoncer ce qui n'est pas juste. Dire la vérité est une tâche difficile, mais la seule digne d'un homme. Parce que je dis la vérité, on m'attaque basement. Vous connaissez les articles des journaux réactionnaires et les bruits qui circulent en ville sur mon compte. On

m'accuse d'avoir des maîtresses parce que je défends toujours les femmes, de m'être marié pour de l'argent... Laissons. On dit aussi que je suis un révolutionnaire, un incendiaire...

Tous le regardaient, dévorés de curiosité et d'étonnement. Le docteur s'était brusquement exalté.

— Eh bien oui, reprit-il, je suis un incendiaire, mais c'est aux consciences que je mets le feu...

Des applaudissements éclatèrent. Le docteur fit un signe pour rétablir le silence.

— Laissez, dit-il, Suivez-moi seulement et nous irons loin.

Ils étaient prêts à le suivre aussi loin qu'il voudrait bien les entraîner. Il avait gagné leur confiance. Mon père se demandait pourquoi, à la première réunion, il avait éprouvé ce bizarre sentiment de

gêne? Un incendiaire! Il avait bien dit cela. Aussi les camarades avaient applaudi, d'instinct, comme dans une réunion publique.

— C'est un chef, dit quelqu'un. Si nous avons confiance en lui, la partie est gagnée.

Ils avaient hâte de « faire quelque chose ». Ils voulaient « se montrer ». Un soir, en rentrant de son travail, mon père annonça joyeusement :

— Les boulangers sont en grève...

VIII

Depuis son mariage, ma mère ne faisait plus à l'église que des visites brèves, qui duraient le temps d'une prière devant l'autel. Elle souffrait de ne pouvoir rendre à Dieu les devoirs ordinaires d'une chrétienne, mais elle ne se plaignait pas. Elle avait renoncé à elle-même.

Quand j'étais enfant, elle m'enseignait à prier avant de me mettre au lit. Je récitais le *Notre Père* et l'*Ave Maria*.

J'avais à peine trois ans au moment de la guerre Russo-Japonaise. Ma mère m'apprit alors à prier « pour ces pauvres malheureux qui sont à la guerre. » Tous les soirs, avant de m'endormir, je répétais

avec elle : « Mon Dieu, ayez pitié de ces pauvres malheureux qui sont à la guerre. »

... Quand vint la grève des boulangers, il se produisit un fait étrange. Une grève n'était pas chose commune chez nous. Ma mère, qui savait que les ouvriers des autres corporations devaient se joindre aux boulangers pour manifester, craignit que mon père prît une trop grande part à cette affaire. Le soir où la manifestation devait avoir lieu, elle le vit partir avec inquiétude.

Il quitta la maison dès sept heures. Il faisait déjà nuit.

Elle se mit à raccommoder une couverture et, pour travailler plus à son aise, elle s'assit sur le plancher. Nous étions tous dans la cuisine. Nous la regardions faire. C'était une couverture à larges carreaux rouges et verts.

En travaillant, elle nous raconta comment sa mère était allée une fois à Cherbourg, à pied.

— C'est loin, Cherbourg, demanda Louise?

— Oh! ma pauvre petite fille, je pense bien. Voilà-t-il pas qu'une lettre arrive un matin, qui disait que mon frère Henri était malade. Ma mère n'avait pas d'argent. La voilà partie à pied. Elle aura demandé la charité sur sa route.

— Des sous?

— Peut-être bien. Elle ne l'a jamais dit. En tout cas elle trouva Henri. Il fut bien soigné. Après, elle s'en revint la même chose...

— Et Henri?

— Qui sait ce qu'il sera devenu. C'était une pauvre tête. Il avait voulu partir sur le trimard. C'est comme l'oncle Auguste, celui qui était allé dans les mines d'or.

Au bout de cinq ans il écrit qu'il revenait. « J'apporte de quoi vous rendre tous heureux ». Et puis, plus de nouvelles, jusqu'au jour où deux marins sont arrivés chez nous. Ils ont dit qu'il était mort en mer.

— Et son or?

— Il n'aura pas su le cacher, voilà le pourquoi.

Elle s'arrêta, pour casser un bout de fil entre ses dents. Et tout en enfilant son aiguille :

— Il y en avait encore un autre, dit-elle. Celui-là, c'était le plus riche. Il avait toute une ville.

— Où?

— Je ne sais pas... En Italie...

Tout d'un coup, elle se dressa et courut à la fenêtre :

— Ecoutez!

Elle prêtait l'oreille en nous faisant

signe de nous taire. Nous la regardions sans bouger.

— Mais oui... Les voilà.

Elle me souleva dans ses bras et m'assit devant elle sur l'appui de la fenêtre. Anne et Louise étaient serrées contre elle. La rue était noire et humide. Devant nous le reverbère n'éclairait pas plus qu'une bougie.

— Ils viennent! Ils viennent! Ne vous penchez pas...

Une rumeur arriva jusqu'à nous.

...l'inter...nationale.

— Attendez. Vous allez les voir. Ils vont passer sous la fenêtre.

Dans la rue, sous le reverbère, la foule bouillonnait. Les pieds clapotaient dans les flaques d'eau. Il y avait des cris, de longs coups de sifflets, qui traversaient le chant révolutionnaire.

— Mon Dieu, dit ma mère qu'est-ce qui va se passer...

Elle aperçut le drapeau rouge.

— Voyez-vous le drapeau? Vite, vite, il va passer...

— Je le vois!

— Où est papa?

— Avec eux, par là...

La foule disparut aussi brusquement qu'elle était arrivée.

— C'est fini, dit ma mère. Fermons la fenêtre.

Ses lèvres tremblaient. D'un geste brusque, elle releva la couverture qui était restée par terre. Elle la jeta sur la table. Puis elle m'embrassa.

— Maman!

Malgré la fenêtre fermée, une dernière rumeur nous parvint encore.

Foule esclave, debout, debout!

C'est alors qu'il se produisit un fait étrange. Ma mère, immobile au milieu de la cuisine se mit tout à coup à fredon-

ner un air de danse. Elle paraissait réfléchir. Elle prit la lampe qui était posée sur le coin de la table et la porta sur la cheminée. Elle repoussa la table vers le mur et me saisit la main. Elle n'avait pas cessé de fredonner.

— Allons, Louise, donne-moi la main, toi aussi.

Louise obéit.

— Et toi, petite Anne, donne la main à Louise.

Nous nous tenions tous les quatre par la main. Elle se mit alors à nous faire danser la ronde tout en continuant de fredonner. Elle fredonnait de plus en plus fort en nous entraînant.

— Allons! Vous ne dansez pas assez vite. Allons! Tra-lalala...la... Et dansez donc!

Elle chanta elle-même en tournant.

*Quand les gueux dansent
Les guenilles, les guenilles
Les guenilles vont
Quand les gueux dansent
Les guenilles vont au vent...*

Elle serrait ma main et me faisait mal.

— Trop vite, maman, trop vite...

— Dansez donc.

*Sont-ils mieux les gens qui sont riches
Sont-ils mieux que moi qui n'ai rien.*

— Allons!

— Assez.

— Encore un petit tour...

*Je tourne et je vire
Je vais et je viens
Je n'ai pas peur de perdre mon bien.*

Elle s'arrêta, à bout de souffle. Nous n'en pouvions plus. Elle nous regardait, des larmes plein les yeux...

IX

Marlier tomba à l'échoppe de mon père :

— Fabert est déplacé.

— Qu'est-ce que tu racontes, dit mon père, en posant son tranchet sur son veilloir, et il regarda Marlier dans les yeux.

Marlier s'assit. Il ramena sur ses genoux les pans de son pardessus.

— Je viens de voir le docteur. Il m'a chargé de prévenir les camarades. Fabert s'en va après-demain.

Mon père avait blêmi. Marlier souriait tristement. Tout son visage remuait. Il reprit :

— Il prend le bateau. Il va à Bordeaux pour commencer.

Mon père ne répondit rien. Il regardait droit devant lui. En face, chez l'aubergiste des hommes déchargeaient un fût. Il reprit son tranchet mais sa main tremblait. De colère, il jeta l'outil sur le veilloir et cria :

— Merde!

Debout, les bras tendus vers Marlier :

— Qu'est-ce qu'il faut faire?

Marlier haussa les épaules.

— On ne peut rien faire.

De nouveau ils se turent. Enfin Marlier se leva.

— Je vais prévenir Le Braz et Bahier. Tâche de passer chez Fabert dans la journée. Il veut voir les camarades avant de s'en aller.

Il ne se remit pas tout de suite à l'ouvrage. La colère « lui coupait les bras ».

— Voilà, pensait-il, un pauvre camarade qu'on va punir, qu'on va humilier. Sa carrière est perdue... Partout où il ira maintenant, il sera marqué au crayon rouge... Et pourquoi? A cause qu'il est d'avec nous...

Sa colère montait, du fait qu'il sentait bien, comme Marlier l'avait dit, qu'on ne pouvait rien faire, et qu'il fallait se soumettre. Ah! s'ils avaient pu être assez forts! Mais comment le deviendraient-ils si on leur enlevait les meilleurs? On avait déjà tant de mal à avancer d'un pas...

A midi il rentra à la maison, l'air agité. Il dit à sa mère :

— Donne-moi vite à manger. Il faut que j'aille voir Fabert. Il est déplacé.

Ma mère le servit tout de suite et demanda :

— Déplacé...? C'est-à-dire... On le renvoie?

— Oui, il part après-demain.

— Mon Dieu dit-elle, c'est ce Fabert dont tu parles toujours, le socialiste?

— Oui.

Il se hâtait de manger. Sa mère se lamenta.

— Voilà ce qui arrive! On le renvoie à cause de la politique. Est-ce que tu ne disais pas qu'il avait une petite fille?

— Si, une petite fille de dix ans.

— Ah! c'est malheureux... Et qu'est-ce qu'ils vont devenir à présent... des gens qui étaient bien sans doute, et pas habitués à la misère...

Mon père n'écoutait plus. Il s'habilla et partit en courant...

X

Fabert n'était pas chez lui. Ce fut sa femme qui reçut mon père. Elle était petite et brune. Elle lui tendit la main en souriant, et dit :

— Bonjour camarade...

Il prit la main qu'on lui tendait. Et enfin :

— C'est bien vrai? Vous partez?

Elle lui montra les malles qui encombraient l'appartement.

— Henri est allé chez le camionneur. Demain nous aurons quitté la ville.

L'air gai et vif de la jeune femme déconcertait mon père. Elle devina sa pensée et lui dit :

— On nous chasse d'ici, nous recommencerons ailleurs...

Il eut aussitôt comme honte de sa tristesse de la matinée.

— Ça, dit-il, c'est bien.

Cette pensée ne lui était pas venue à l'esprit. Il répéta :

— C'est bien.

Elle éclata de rire.

— Bien sûr, camarade.

Et il dit :

— Là où vous allez, il y a aussi des camarades qui ont besoin de lui.

Il ne regrettait plus le départ de Fabert, maintenant qu'il savait qu'il serait utile ailleurs.

— Nous autres nous marcherons avec le Docteur.

Il sortit de chez Fabert délivré de la colère qui l'avait oppressé jusque-là. En remontant à son échoppe, il pensait :

— J'ai été bien naïf de jeter le manche après la cognée. On ne peut obliger Fabert à se taire. On ne peut empêcher les idées de marcher.

Il se remit au travail avec un enthousiasme joyeux qui eût bien surpris Marlier s'il avait pu le voir à ce moment-là.

XI

Le bateau qui emmenait Fabert devait quitter le port à trois heures après midi, avec la marée. La veille, les camarades avaient décidé de faire « un pas de conduite » à Fabert. A une heure ils étaient plus de cinquante qui l'attendaient devant sa porte.

Beaucoup avaient quitté leur chantier, sans demander la permission au contre-maître, et ils risquaient de recevoir leur compte en rentrant, ou d'avoir des heures « en bas ». Pour l'instant, ils ne se souciaient pas de cela.

Bien que nous fussions dans la mauvaise saison, et que la terre fut encore

sèche de la gelée de la nuit, le soleil s'était mis à briller depuis le matin. Il ferait bon descendre au port. Sûrement le beau temps tiendrait jusqu'au soir. Comme ils avaient craint que la pluie les empêchât d'accompagner Fabert, ils ne cachaient pas leur joie. Ils espéraient qu'il y aurait « du monde ». On voyait en effet arriver de nouveaux camarades. Des groupes de curieux se formaient. Les gens se mettaient aux fenêtres ou sortaient sur le pas de leur porte.

Les camarades durent s'écarter pour laisser passer une voiture qui vint se ranger devant la porte de Fabert. Un instant après, Fabert parut, accompagné de sa femme et de sa fille. Ils les entourèrent aussitôt en criant :

— Fabert! Fabert!

Fabert avait les yeux pleins de larmes. Il voulait parler, mais les paroles s'étran-

gliaient dans sa gorge. Sa femme le poussait vers la voiture, mais avant qu'il ait pu faire un pas, les camarades lui avaient arraché ses valises des mains, et l'avaient juché sur leurs épaules.

— Fabert! Fabert!

— En avant!

Ils se mirent en route. M^{me} Fabert et sa petite fille étaient montées dans la voiture, qui suivait le cortège. Des agents arrivèrent brusquement. Ils marchèrent en tête, écartant les curieux...

— Place...

Des cris s'élevèrent :

— A bas la police...

Et tout d'un coup les camarades se mirent à chanter :

C'est la lutte... finale...

Mon père marchait près de Fabert. Il

tenait une de ses valises à la main et chantait à pleine voix.

Ils traversèrent ainsi la ville, devant une foule de curieux muets de surprise, avant de s'engager sur la route qui mène au port. A mesure qu'ils avançaient, de nouveaux camarades se joignaient à eux. Ils en recrutèrent encore sur la route, qui travaillaient dans des chantiers.

Le D^r Rébal les attendait au port. Il n'avait pu venir à la maison de Fabert au moment de son départ. Quand ils l'aperçurent ce fut des cris d'enthousiasme.

— Le Docteur! Vive le Docteur!

Devant le bateau, ils se bousculèrent. Fabert était monté sur un tonneau. Il parlait.

— Camarades...

Mais sa voix était couverte par le gron-

dement des treuils, et les mille bruits du port.

— Qu'est-ce qu'il dit?

— Je n'entends pas.

— Il dit qu'il n'est pas près de nous oublier.

— Ecoute un peu.

— Entre les mains du docteur, vous...

— Vous quoi?

— Il dit qu'il faut suivre le docteur...

XII

Comme il était à son échoppe, et que quatre heures venaient de sonner à la cathédrale, mon père s'aperçut qu'il n'avait plus un sou d'ouvrage. Il venait de faire une bricole et il se retournait vers le fond de son échoppe, où il mettait ordinairement dans un tas les souliers à réparer, quand il vit qu'il n'y avait plus rien. Il s'avança jusqu'au fond, pensant qu'une paire de souliers avait bien pu rouler sous une chaise. Il fouilla partout, ce qui fut vite fait, et ne trouva rien.

Il voulut rire et, croisant les bras, il dit :

— Ça, par exemple...

Mais il n'eut pas la force de rien ajouter et s'assit sur son tabouret.

Il se mit à repasser dans sa tête tout le travail qu'il avait fait dans les premiers jours de la semaine. L'un après l'autre il nommait ses clients. « J'ai fait, pensait-il, un ressemelage pour M^{me} Colin, un autre pour M^{me} Loiseau, de la rue Saint-Martin, des talons pour M. Beau, ça fait trois... Lundi, pourtant il y avait un assez joli petit tas d'ouvrage... »

Nous étions au jeudi.

Il s'était bien rendu compte que le travail avait un peu baissé, mais il avait espéré qu'il en viendrait dans le courant de la semaine. Le temps de la morte-saison était loin encore et bien que le lundi son tas d'ouvrage ne fut pas aussi beau que d'habitude, il s'était mis au travail avec entrain.

Il continua de chercher dans sa tête

pour qui il avait travaillé les jours derniers. Il arriva bientôt au bout du compte, et c'est alors qu'il se souvint que plusieurs de ses clients, qui lui avaient promis de l'ouvrage, ne lui avaient rien apporté.

— Comment! dit-il, M. Lorgeat m'avait parlé de ses souliers de chasse... Et M. de Corneuil?

Depuis le lundi, il n'était venu personne à sa boutique. Plus un sou d'ouvrage! Il avait comme honte. Même à la morte-saison, il y avait toujours ce qu'il appelait « un petit courant ». A présent, il n'avait plus qu'à fermer boutique, et à se croiser les bras. Mais fermer boutique était une humiliation trop grande et trop difficile à supporter. Et pourtant il ne pouvait rester là à ne rien faire assis sur son tabouret.

Il aurait pu nettoyer ses outils, mettre

de l'ordre sur son veilloir, ranger ses formes : il n'en avait pas le courage. Il sentit, tout à coup, une espèce de courbature dans tout le corps. Et brusquement, il s'habilla, ferma la boutique et sortit.

XIII

Il ne rentra pas tout de suite à la maison. Comment annoncer à ma mère qu'il n'avait plus de travail? Il se dit : « Je vais aller voir mon père. C'est plutôt avec lui qu'il faut parler de ces questions-là. » Mais, comme il prenait la rue qui menait chez son père, il se ravisa. « Non. Il va me dire que c'est de ma faute, que j'ai bien cherché ce qui arrive. »

Du premier instant, il avait compris, bien que d'une manière confuse, et comme par un pressentiment, que ce chômage n'était pas naturel. Il s'efforçait de chasser cette pensée qui lui faisait trop de mal. « Ce n'est pas possible. On ne peut pas cher-

cher à atteindre un homme dans son travail. »

La nuit venait. Il y avait déjà une heure qu'il était dehors. Il fallait se décider à rentrer.

Ma mère tressaillit quand elle le vit. Elle crut qu'il s'était blessé, comme le jour où il était arrivé à six heures, le doigt ouvert d'un coup de tranchet.

— Comment, te voilà François!

— Oui, dit-il. Je suis rentier.

— Comment ça?

— Je n'ai plus d'ouvrage, si tu préfères...

Elle ne dit rien et se remit à sa cuisine. Il s'assit.

— Eh bien François, reprit-elle après un instant, il ne faut pas te tracasser. L'ouvrage reviendra.

Il répondit :

— C'est une mauvaise passe.

Mes sœurs et moi nous étions occupés à jouer avec des catalogues. Il s'approcha de nous.

— Montrez-moi vos souliers...

Nous tendîmes nos jambes. Il examina nos souliers les uns après les autres et dit :

— Ils sont tous bien malades... En ont-ils d'autres ?

— Mais non.

— Eh bien, vous n'irez pas à l'école demain... Et toi Marie, dit-il à ma mère, fais-moi voir tes souliers, puisque j'y suis..

Elle lui montra une paire de vieilles bottines bien éculées. Il haussa les épaules.

— Allons, il faudra me faire un paquet de tout cela demain matin...

Il rit :

— J'ai trouvé de bons clients...

Ma mère voulut rire à son tour.

— De bien bons clients, pour sûr, dit-elle. Mais ses phrases s'acheva dans un soupir.

Ce n'était pas seulement la nouvelle du chômage qui la rendait malheureuse. Elle espérait bien que l'ouvrage allait revenir. Mais dans l'après-midi on lui avait apporté une lettre. C'était un mot de la propriétaire, qui réclamait le paiement du loyer. « Il y a huit jours, écrivait M^{lle} Bapier, que votre terme est échu et je n'ai pas encore reçu d'argent. Je vous donne huit nouveaux jours pour me payer. Passé ce délai, je vous ferai saisir. »

Elle s'était habillée en hâte. Elle avait couru chez M^{lle} Bapier. La vieille fille l'avait reçue dans son antichambre.

— Huit jours, mademoiselle, ce n'est pas assez... Je n'ai pas l'argent.

— Eh bien, il faudra le trouver. Du reste je vous ai écrit clairement.

Ma mère s'en allait. Elle murmura :

— La gagne de mon mari est petite.

En entendant parler de mon père,

M^{lle} Bapier entra en fureur. Elle s'enveloppa dans son châle de laine grise, et dressant sa tête pointue :

— Un homme qui n'a pas le sou, faire de la politique!

La porte sonna dans le dos de ma mère. Elle s'en revint, triste et mortifiée, bien plus de ce qu'on lui avait dit, qu'à la pensée de voir bientôt tout vendu chez elle. Elle eût l'idée d'aller trouver mon père à son échoppe et de lui raconter ce qui venait de se passer. Mais elle se dit qu'il l'apprendrait toujours assez tôt, et rentra à la maison.

Quand elle le vit arriver de si bonne heure et qu'il dit : Je n'ai plus d'ouvrage, elle n'eut pas le courage de lui parler du terme. Mais toute la soirée elle fut obsédée par ce qu'avait dit M^{lle} Bapier :

— Un homme qui n'a pas le sou..

XIV

Les huit jours passèrent, et n'apportèrent ni ouvrage ni argent. Mais le matin du huitième jour, en revenant de l'école, Louise trouva vingt francs sur la route. Serrant la pièce dans sa petite main, elle se mit à courir. Son cœur battait.

Elle se retourna, pour voir si Anne la suivait. Anne, qui avait vu Louise se baisser et ramasser quelque chose, courait elle aussi. Elle criait :

— Attends-moi!

Louise n'avait pas le temps de s'arrêter. Elle lui fit signe de la suivre et continua sa course.

• Elle arriva à la maison les joues en feu.

— Folle! dit ma mère, pourquoi as-tu couru?

Mais Louise tendit sa menotte et l'ouvrit.

— Tiens!

Ma mère joignit les mains.

— Mon Dieu, dit-elle, une pièce de vingt francs!

— Je l'ai trouvée, dit Louise.

— Mon Dieu! Mon Dieu!

Elle courut à la porte :

— François! Viens voir.

Mon père arriva.

— Quoi? Voir quoi?

— Louise a trouvé vingt francs.

Les yeux de Louise brillaient. Elle se haussait sur la pointe des pieds pour voir la pièce dans la main de ma mère.

— Comment ça, demanda mon père... vingt francs?

— Regarde.

Il prit la pièce dans sa main noircie par la poix et le cuir. Son front se plissa.

— Où as-tu trouvé ça?

— Sur la route.

— En revenant de l'école?

— Oui.

— Et il n'y avait personne devant toi, tu es bien sûre?

Elle fit signe que non de la tête, et ajouta :

— Je l'ai trouvée par terre.

Anne était arrivée. Elle était venue se mettre auprès de Louise. Elle tenait ses livres sous le bras.

— Tu étais là, toi?

— Oui.

— Et il n'y avait personne devant vous?

— Non, papa.

Il se tourna vers ma mère.

— Il faut la porter tout de suite à la propriétaire. Elle voudra peut-être bien

attendre si on lui donne un acompte.

— J'y vais, dit ma mère.

Elle s'habilla et partit à l'instant.

— Où vas-tu, cria petite Anne?

— Elle va chez M^{lle} Bapier, dit mon père. Elle reviendra tout à l'heure..

Anne se mit à pleurer.

— Et pourquoi pleures-tu?

— Elle va lui faire du mal...

— Es-tu bête... Qu'est-ce que tu veux qu'elle lui fasse?

Il s'était accoudé à la fenêtre. La rue était déserte. Il était un peu plus de midi. Anne poussa un gros soupir. Il se retourna.

— Mais qu'as-tu?

— Va-t-il venir?

— Qui?

— L'huissier.

— Tais-toi, folle. S'il venait ici un huissier, je le mettrais dehors.

Anne cessa de pleurer. Il se passa un long moment, et mon père nous dit :

— Ecoutez. Voilà votre mère qui arrive.

Elle montait les escaliers.

— Je n'en peux plus, dit-elle en s'asseyant. Voilà les vingt francs. Elle m'a mise à la porte.

Elle jeta la pièce sur la table.

— C'est tout ou rien, a-t-elle dit. Il me faut l'argent aujourd'hui. Autrement je vous fais saisir.

Mon père était devenu tout pâle. Il croisa les bras.

— Alors quoi, elle veut nous faire tous crever?

Il courut à la porte.

— François! François! cria ma mère...

Elle le vit entrer dans la « belle chambre » et ouvrir le tiroir de la commode. Aussitôt, elle comprit ce qu'il voulait :

— François! Qu'est-ce que tu fais là!

— Laisse-moi!

— Remets cela en place, François!

Elle tremblait de tout son corps. Il tenait dans sa main un revolver, dont il faisait tourner le barillet. Elle voulut l'empêcher de sortir et se mit devant la porte, mais il la repoussa en criant :

— Ne me retiens pas!

Elle se jeta dans l'escalier à sa suite. Elle pleurait.

— Il va la tuer! Mon Dieu, ayez pitié!

XV

Mon père tourna au coin de la rue déserte. Ma mère criait :

— Arrête!

M. le Moel était sorti sur sa porte. Il venait de quitter la table et tenait encore sa serviette à la main.

— M. le Moel... Courez... Il a pris son revolver. Il va chez M^{lle} Bapier...

M. le Moel jeta sa serviette. Il boutonna son veston et se mit à courir.

— Pourvu qu'il le ramène...

Le temps fut long avant qu'on les vit revenir tous les deux. Ils tournèrent enfin au coin de la rue. M. le Moel avait mis la main sur l'épaule de mon père dont le

visage défait était celui d'un homme qui vient d'avoir accident. Nous entendîmes M. le Moel qui disait :

— Monsieur Quéré, il faut rentrer... Vous devriez me donner votre revolver...

Il essayait de prendre l'arme que mon père tenait encore à la main. Mais comme ils arrivaient près de nous :

— Laissez-moi, dit mon père... Je la menacerai seulement...

— Non.

M. le Moel lui prit le bras.

— François, supplia ma mère, écoute M. le Moel, reviens.

Il remit son revolver dans sa poche et rentra.

Il ne dit pas un mot et s'enferma dans la « belle chambre ».

Le feu était mort dans le réchaud. Ma mère tremblait si fort qu'elle n'arrivait

pas à faire flamber son allumette. Elle écoutait les pas de mon père. Penchée sur son foyer, elle nous tournait le dos, et nous sentions bien qu'elle avait peur de nous montrer son visage. Nous étions tous les trois debout auprès d'elle.

La cheminée s'éclaira, et ma mère redressa ses reins au milieu de la fumée et se frotta les yeux. Elle dit :

— Voilà le feu qui reprend. Vous allez avoir à dîner.

Aussitôt elle se mit à tout préparer, mais elle continuait de trembler. Louise voulut l'aider. En prenant une assiette dans le buffet, elle renversa une petite carafe à laquelle ma mère tenait beaucoup.

— Ah! ma carafe, dit ma mère en la voyant brisée sur le plancher.

Louise avait caché ses yeux dans son bras, mais ma mère se baissa et se mit à ramasser les débris.

— Il faut cacher cela bien vite, que votre père ne voie rien. C'était une belle carafe...

Comme nous jetions les débris dans un petit panier, on loqueta à la porte.

— Qui est là?

— Jeannette.

Anne ouvrit. La petite fille de M. Le Moel était sur la porte. Elle avait grimpé l'escalier d'une traite. Elle était à bout de souffle. D'une main, elle tenait une enveloppe, et de l'autre, elle arrangeait son petit tablier rose, que la course avait fait remonter au-dessus de sa ceinture, comme une poche.

— Papa vous envoie ceci, dit-elle.

Ma mère prit l'enveloppe et la petite fille partit en courant.

— Jeanne! Jeanne! cria ma mère.

Jeanne ne l'entendit pas.

— Je n'ai plus ma tête. Je n'ai même

pas dit merci. Et la réponse, s'il y en a une?

Abandonnant au milieu de la cuisine notre panier et les derniers débris de la carafe, nous regardions l'enveloppe que ma mère n'osait pas ouvrir.

— Ouvre, dit Anne.

— Tais-toi donc...

Elle poussa la porte et s'approcha de la table. Elle ouvrit l'enveloppe, et il en tomba deux pièces d'or.

— Jésus!

Une des pièces d'or avait roulé sous la table. Nous nous étions tous jetés à sa recherche. Ce fut Anne qui la retrouva.

— Donne vite... Appelle ton père.

Nous l'entendions qui marchait dans la « belle chambre ». Louise l'appela. Il vint.

— François, voilà notre loyer.

Ma mère lui montrait les pièces d'or.

— Attends, dit-elle, lis d'abord le mot qui était dans l'enveloppe.

Elle riait et pleurait. Mon père prit le mot de M. Le Moel. Il le lut.

— Il envoie plus d'argent qu'il n'en faut, dit-il. Il faut lui rendre la différence tout de suite.

— Va le trouver.

Il descendit et ma mère courut chez la propriétaire.

Dès que nous fûmes seuls tous les trois, nous entrâmes dans la petite mansarde qui donnait sur le tertre à la Vierge et d'où l'on dominait le jardin de M. Le Moel. Nous vîmes mon père et M. Le Moel qui entraient dans le jardin. M. Le Moel montrait des fleurs à mon père...

XVI

Nous nous retrouvions chez nous, sans crainte de voir arriver l'huissier. La cuisine était chaude, remplie de l'odeur de la soupe qui bouillait sur le réchaud. Il faisait bon. La fenêtre était fermée et les vitres couvertes de buée. J'y promenais les doigts, et à travers l'espace clair, je regardais la rue, où il ne passait personne. Le froid était sec, les arbres blancs de givre. Je devinais que la terre s'était durcie depuis midi, et qu'elle devait sonner sous les sabots. Cela me donnait envie d'être dehors. Bien enveloppé dans mon pardessus vert à boutons de cuivre je n'aurais pas senti le froid.

Mais la nuit tombait. Je vis passer l'allumeur de reverbères, avec son manteau de gros drap bleu, et sa casquette rabattue sur les oreilles. Il s'arrêta devant la maison et aussitôt une lumière brilla dans la rue.

La première fois que j'avais vu briller cette lumière, c'était jour de fête dans le quartier. Depuis, je croyais toujours que cette lumière était le signal de la fête. On m'avait dit que ce n'était qu'un reverbère, mais je continuais de croire à la fête, et je regardais la lumière en pensant à ma première joie.

Quand la soupe fut prête, mon père vint s'asseoir à la table, mais il ne dit pas un mot. Il avait passé la soirée assis près de la cheminée.

— Mange, dit ma mère.

Il n'en avait pas envie.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse?

— Attends demain.

— Ce sera bien la même chose.

Sa voix était pleine de colère. Ma mère se leva.

— C'est bon. Attendons demain.

Il sortit pourtant ce soir-là pour aller à une réunion du groupe. Il rentra tard. Il se coucha, et s'endormit aussitôt.

Le lendemain il se leva de bonne heure. Il se mit à arranger des étagères. Mais ce travail fut bientôt fini. Vers dix heures, il s'habilla. Il me prit par la main et m'emmena dans les champs.

Nous montâmes jusqu'au tertre à la Vierge, où j'allais souvent avec ma mère. C'était une matinée froide et sèche. La terre était dure. Elle avait gardé l'empreinte des pas et des roues. Il n'y avait pas de vent.

D'ordinaire, quand nous allions dans les champs, mon père m'expliquait beau-

coup de choses. Il me montrait les oiseaux et les fleurs, qu'il aimait. Nous montions quelquefois jusqu'à des endroits élevés d'où l'on découvrait la mer et nous passions de longs moments à suivre du regard une barque de pêcheur.

Mais rien ne l'intéressait ce jour-là. Il n'avait envie que de marcher, et ce fut ainsi jusqu'à midi.

A la maison, ma mère avait fait à dîner avec les restes de la veille. Il mangea à peine, et dès qu'il eut mangé, il s'étendit sur son lit, et croisa les mains sous la tête.

Cela faisait bien des jours qu'il réfléchissait. Il n'aboutissait à rien. Autant aurait-il valu se fendre la tête contre un mur. Plus un sou d'ouvrage, pas même une bricole. Mais la pensée qui le faisait le plus souffrir, c'était celle-ci : on me punit. C'est à cause de cette pensée qu'il avait pris son revolver...

On lui avait laissé entendre qu'il avait « besoin de gagner sa vie », et qu'il devait se taire. Cela le mettait hors de lui. « Je ne suis l'esclave de personne ».

On était venu lui dire :

— Vous ne devriez pas fréquenter le docteur Rébal.

Il avait répondu :

— Je ferai ce qui me plaira.

— Et vous mourrez de faim.

Il préférait cela. Ne valait-il pas mieux mourir de faim, plutôt que d'aller trouver M. Guérin, et lui dire :

— Donnez-moi du travail, M. Guérin.

M. Guérin était l'économe de l'école Saint-Joseph. Il avait dit un jour à mon père :

— Si vous vouliez, pourtant, on pourrait peut-être vous trouver de l'ouvrage.

Il y avait à l'école Saint-Joseph des piles de souliers à racommoder. Mais

comment dire à M. Guérin : Donnez-moi du travail... Les mots ne passeraient pas. Il ne restait qu'à attendre. Où aller? Les camarades étaient trop pauvres pour l'aider, ou comme lui, sans travail.

XVII

En dehors du Bureau de Bienfaisance, il n'existait pas, dans la ville, de secours réel aux malheureux, et les pauvres que l'on voyait s'adresser à ce bureau étaient considérés par le reste de la population comme des paresseux ou comme des ivrognes. La ville entière les méprisait. On ne voyait entrer chez les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul que des malheureux tombés si bas dans la misère, qu'ils n'avaient plus rien à perdre dans l'esprit des gens. Ils étaient si dénués, que leurs attaches humaines s'étaient rompues d'elles-mêmes.

On les voyait aussi, à onze heures, at-

tendre à la porte de la caserne, qu'on leur fasse l'aumône d'un fond de gamelle. Ils étaient étrangers dans la ville. S'ils mendiaient, on leur donnait un sou.

De moins misérables se faisaient aider secrètement. Ils recevaient la visite des Sœurs, ou des dames de charité, qui leur apportaient des bons de pain et de viande. Ils envoyaient leurs enfants échanger ces bons chez le boulanger et chez le boucher, et ils tremblaient que la chose se sût en ville. C'était une injure grossière, pour un homme pauvre, si on lui disait qu'il était soutenu par le « Bureau ». Et pourtant, cet homme pauvre était souvent un petit ouvrier ou un manœuvre. Et qui serait venu à son aide ?

Les ouvriers étaient les plus durs envers ceux qui se laissaient aider ainsi. Ils ne parlaient au compagnon soutenu par la « calotte » que pour l'injurier gros-

sièrement. Cela finissait souvent par des coups.

« Avant d'en arriver là, pensait mon père, et d'aller quémander ma soupe à la porte de la caserne, j'ai encore bien le temps ».

De son côté, ma mère réfléchissait, à sa cuisine. Sur la fin de l'après-midi, elle s'habilla. Elle jeta son camail sur ses épaules, à cause du froid, et prit son panier. C'était un grand panier d'osier comme en ont les femmes de la campagne. Elle s'en servait le samedi, pour aller au marché.

Son panier au bras elle sortit. Il faisait froid, et la nuit n'allait pas tarder à venir. Elle se mit à marcher bien vite. Elle traversa la ville, où l'on commençait à éclairer les magasins, et monta vers les boulevards. Quand elle y arriva, il faisait déjà presque nuit. Elle avait marché trop

vite et son cœur battait. Elle s'arrêta.

Une fois reposée, elle s'approcha d'une porte, posa son panier auprès d'elle, et sonna. La porte s'ouvrit. Il vint une vieille dame qui demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Ma mère expliqua qu'elle « cherchait du travail pour son mari qui n'en avait plus depuis longtemps ».

— Entrez, dit la dame.

Elle entra dans l'antichambre. Une bonne apporta de la lumière. Les murs étaient couverts de tableaux. Par terre il y avait un gros tapis.

— Et que fait-il, votre mari ?

— Il est cordonnier.

— Eh bien nous allons voir.

Elle quitta l'antichambre.

— Asseyez-vous, dit la bonne.

Ma mère ne voulut pas s'asseoir. Elle dit :

— Je ne suis pas fatiguée.

— Bien, dit la bonne. Vous seriez mieux pourtant.

Elle remercia de nouveau. La bonne disparut.

Ma mère regardait les tableaux, sans oser bouger. Elle se disait : « Ces gens-là ont bien de la chance ». Et encore : « Bien heureux que le temps est sec. Je n'aurais pas osé entrer avec de la boue à mes pieds ». Il fallait bien qu'elle se dise quelque chose pour retenir ses larmes. Dans son cœur, elle répétait : « A la première porte où j'ai sonné, la première ». Et repensant aux vingt francs que Louise avait trouvés et à la bonté de M. Le Moël : « Le bon Dieu me protège ».

Mais elle tremblait, pourtant. Si la porte allait s'ouvrir et la vieille dame reparaitre, les mains vides, et disant : « Il n'y a rien... Nous avons cherché partout ».

Que ferait-elle? Elle irait sonner à la porte voisine. Mais là, elle essayerait peut-être une rebuffade.

La porte s'ouvrit. La vieille dame entra suivie de la bonne, qui portait un paquet sous le bras.

— En voilà cinq paires. Allez-vous pouvoir emporter tout cela?

« Cinq paires! Mon Dieu ayez pitié de moi, pensa-t-elle ».

— J'ai apporté mon panier, heureusement...

— Et vous l'avez laissé dehors?

— Mon Dieu oui...

La bonne ouvrit la porte. Elle prit le panier, y mit les chaussures, et le tendit à ma mère.

— Oui... Tout cela va bien dans le panier, dit ma mère.

Elle sortit, promettant que l'ouvrage serait bientôt prêt. Elle dit :

— Je viendrai porter les souliers moi-même...

Son cœur débordait. Elle avait envie de parler. Et de nouveau, elle sentait qu'elle allait pleurer.

Il faisait nuit noire. Son panier au bras, elle se hâta. De temps en temps elle le secouait et les souliers roulaient. « Ils sont bien là ». Elle avait envie de les regarder, de les compter. Elle se disait : « Le bonheur, le bonheur ».

Cela faisait du travail pour plusieurs jours. Il en viendrait d'autre ensuite. Qu'allait-il dire en voyant cela? Et la première porte où elle avait sonné!

Sous son camail, son « cache-misère » elle avait chaud. Le panier commençait à peser lourd à son bras. Elle marchait vite, sans rien voir.

Elle ne sentit sa fatigue qu'en arrivant à la maison. Elle entra dans la cuisine.

Mon père était assis sur une chaise.

— Tiens, dit-elle, en vidant le panier sur le plancher, voilà de l'ouvrage. J'en avais lourd à porter.

Il la regarda, et ne dit pas un mot.

Mais il se mit à ramasser les souliers. Il en fit un paquet. Ma mère m'a souvent raconté la scène :

— Il resta interdit. Quand son paquet fut prêt, il le posa sur la table, et il enfila sa veste pour partir à son échoppe. Il travailla toute la nuit. A quatre heures du matin, je fus lui porter son café.

XVIII

L'ouvrage revint petit à petit, et les mois qui suivirent furent paisibles. Ma mère fut bien heureuse quand elle put rendre un peu d'argent à M. Le Moël.

— Je ne peux pas lui donner tout à la fois, dit-elle, mais cent sous par cent sous, j'arriverai bien au bout.

Nous approchions du moment où il allait falloir quitter nos mansardes, et ma mère cherchait une nouvelle maison. Mais partout où elle se présentait, on lui disait, tantôt qu'on ne voulait pas d'enfants, tantôt que le métier de mon père était trop bruyant et que ses coups de marteau gêneraient les voisins.

Elle s'en retournait simplement, mais à mesure que le temps passait, son inquiétude grandissait. Elle se voyait à la veille de quitter ses mansardes, et savait qu'on ne lui donnerait pas de répit.

Le plus dur, c'est qu'il allait falloir que mon père laisse son échoppe, et qu'il se mette, comme autrefois, à travailler chez lui, peut-être dans une mansarde où l'on viendrait difficilement le chercher.

— Bah, se dit-il, il faut aller de l'avant. Voilà la belle saison qui arrive.

Nous étions en avril. Sur la petite place, l'énorme marronnier était en fleur et les vieillards de l'Hôpital venaient déjà s'asseoir à son ombre. La porte de l'échoppe restait ouverte toute la journée et le soleil tombait sur le veilloir, où les outils luisaient. Mon père voyait venir le temps où, s'il n'avait fallu partir, il aurait pu travailler en bras de chemise dans la clarté des

matinées de printemps, si pures chez moi. Il ne regretterait pas le quartier où il avait souffert, mais l'endroit calme, les habitudes déjà prises, la vue familière des vieillards, le son des cloches du Couvent Blanc, appelant les sœurs à la prière. Et plus encore, il regretterait les causeries avec les camarades. Ils hésiteraient sans doute à monter des étages pour venir le trouver dans son atelier. A son échoppe, on s'arrêtait en passant, par habitude, même si l'on n'avait rien à dire. Et la conversation se liait toujours. Mais comment monter des étages, quand on ne savait pas à l'avance ce qu'on dirait, et qu'on ne venait pas exprès?

Ils se verraient au groupe, aux manifestations. Bientôt les manifestations n'allaient pas manquer. Des élections municipales devaient avoir lieu dans le courant de l'année.

XIX

Elle était si émue quand elle vint annoncer à mon père qu'elle « avait trouvé » que les mots lui manquaient.

— Où dis-tu? Où ça? demanda-t-il.

Elle lui fit signe d'attendre un instant et enfin :

— Dans la rue Grenouillère, François, derrière le café Fanchet, dans la cour...

— Dans la cour?

— Oui. Deux pièces au premier étage. Il faut dire oui ou non tout de suite.

Les poings sur les hanches, il secoua la tête.

— Je vois bien l'endroit. On ne viendra pas vite me chercher là, dans le fond d'une cour.

— Et pourquoi pas? La rue Grenouillère est en plein milieu de la ville.

Il hésitait.

— Après tout dit-il, nous n'avons pas le choix. Fais comme tu voudras. A qui appartient la maison?

— A M. Buret.

— Et tu es allée à son bureau?

— On m'a dit au café Fanchet qu'il fallait voir M. Buret à la Mairie. J'y suis allée dans un saut.

— Il a dit oui tout de suite?

— Oui, si je voulais.

— Eh bien il faut retourner le voir avant que les bureaux soient fermés.

Elle partit bien vite. Quand elle revint, l'affaire était conclue. Nous pouvions emménager dès le lendemain, si nous le voulions.

— Cela m'a fait quelque chose, dit-elle de retourner dans cette maison. Tu sais

bien, François, je te l'ai montrée souvent, en passant. Nous logions à côté avec mon père et ma mère.

— C'est ma foi vrai.

— Dans la maison où nous irons, demanda Louise?

— Non Louise, dans l'autre en face, au dessus du café Fanchet.

Elle nous raconta qu'elle avait fait ses premiers pas dans la cour où nous allions demeurer.

— Seulement dit-elle dans ce temps-là il n'y avait pas de café dans la maison. Tout est bien changé. Nous logions au second, dans trois grandes pièces. C'est de là que Charles est parti pour s'engager dans la marine, et Henri sur le trimard. Pauvre Henri! une tête vide. Il m'aimait bien. J'étais seule de fille chez nous. C'était toujours : la sœur par ci, la sœur par là... Charles m'aimait bien aussi. C'est

lui qui m'emmenait promener le plus souvent. Henri était trop coureur pour s'occuper de moi. Et le pauvre petit Pierre! Il était venu au monde quand on ne l'attendait plus, quatre ans après moi.

Elle rit.

— Je ris, et pourtant j'ai eu bien du chagrin quand il est mort. Mais figurez-vous que pendant la guerre de 70, mon père m'envoyait tous les soirs à la préfecture lire la dépêche. J'emmenais le petit Pierre avec moi. Quand nous étions arrivés devant la dépêche, je lui disais :

— Baisse ton dos, petit Pierre.

J'avais emporté du papier et un crayon. Je posais mon papier sur le dos de petit Pierre et je copiais la dépêche...

Mon père sourit.

— Et quand tu rentrais chez toi?

— Eh bien je donnais le papier à mon père. Il mettait ses lunettes. Il tournait le

papier dans tous les sens, et me disait :

— Ma pauvre petite fille, on ne peut pas lire. Tu écris comme un chat...

Nous aurions voulu l'écouter encore, mais elle dit :

— Il faut aller au lit.

Nous avions le cœur gros. Mais l'idée que nous irions dès le lendemain habiter la maison de ma mère nous fit tout oublier et l'instant de s'endormir fut délicieux.

XX

Penché à la fenêtre de notre nouvelle maison je ne détachais pas les yeux de l'autre. C'était une ancienne bâtisse, jaune et pourrie, dont le toit crevé laissait voir l'énorme charpente. Elle était couverte en ardoises. Un escalier de bois, à la rampe rapiécée, grimpait tout au long de la maison à travers des balcons en planches vermoulues. Sans cesse des gens montaient et descendaient cet escalier. Mais ils m'intéressaient beaucoup moins que la maison, et surtout qu'une sorte de petite tourelle, blanche autrefois, percée d'un œil de bœuf, et qui la flanquait à son extrémité du côté de la cour. Cette tourelle

tombait en ruines et personne n'osait plus y entrer, mais autrefois ma mère y avait fait sa chambre de jeune fille, « la chambre ronde »...

Au milieu de la cour pavée en galets il y avait un puits que l'on avait bouché avec des planches. Au fond, du côté opposé au portail d'entrée, contre un mur au-dessus duquel passait la tête d'un figuier, les Barreau, des forains, avaient installé deux roulottes. L'une était verte, longue et basse sur roues comme un camion, l'autre haute et noire, et couverte d'une capote énorme.

Dans ces roulottes, les Barreau vivaient avec leurs cinq enfants. Marthe, l'aînée avait seize ans. Elle était joufflue, ronde et emportée. Le plus petit était encore au maillot. Personne ne se souciait de lui.

Souvent, comme les Barreau étaient occupés à vendre sur la place, ou qu'ils

étaient au café Fanchet — Marthe travaillait de son côté et les autres enfants couraient les rues — on entendait le petit qui criait. Ma mère descendait. Elle entra dans la roulotte et préparait un biberon. Un jour, la Barreau, comme nous disions, la surprit :

— Vous faites bien, dit-elle en riant, et pour se moquer.

— Ma foi, répondit ma mère je l'ai entendu qui criait...

Il ne se passait guère de jour qu'une scène violente n'éclatât chez les Barreau. Dès qu'elle les entendait crier, M^{me} Fanchet sortait de son café. C'était une matronne énorme et bigle, poudrée et fardée. Elle portait de longues boucles d'oreille en verre.

— Eh! Les Barreau, quand vous aurez fini vous viendrez prendre quelque chose, pour vous remonter.

Elle s'en allait en riant, sachant bien comment tournaient ces scènes, et qu'elles s'achevaient toujours chez elle, devant un petit verre...

— Qu'est-ce que tu fais là, à la croisée criait tout à coup, ma mère, à écouter ces gens-là... Veux-tu bien rentrer...

Elle ne nous permettait de descendre que si nous allions voir le rempailleur de chaises qui habitait au-dessous de nous. C'était un aveugle, un homme d'une quarantaine d'années, grand, mince et très soigné. Souvent, il chantait en travaillant :

*C'était... un... e complain... ain... te
De trois... pe... tits enfants*

— Ecoutez, disait ma mère, il dit la complainte des trois petits enfants...

D'une voix douce et traînante, le rempailleur chantait :

*La mè...re était... mo...o...orte...
Le pèr'... se maria
A u...ne méchant' fe...e...mme
Qui ba...tait ses enfants.*

Nous nous penchions à la fenêtre pour mieux l'entendre. Quand il faisait chaud, il laissait sa porte ouverte.

— Faut-il descendre?

— Tout à l'heure...

*Le plus... pe...tit deman...an...de
Un petit mor...ceau d'pain*

Et brusquement, la voix du chanteur s'enflait :

*Un grand coup d'pied dans l'ven...entre
Le ren...ver...sa per terr'...*

Mon cœur se serrait. J'ouvrais doucement la porte et je descendais dans la cour. Le rempailleur était assis devant sa fenê-

tre. Il chantait, la tête levée vers le ciel, tout en étirant la paille dans ses mains...

*Le plus grand le re...lè...è...ve
En lui disant... : « Tais-toi »
Nous i...rons au cim'tiè...è...re
Re...trou...ver notre mè...re*

Je n'osais plus bouger, par crainte qu'il cessât de chanter. Mais il ne m'entendait pas. Et dans le silence de trois heures, il poursuivait de sa voix douce :

*Dans leur che...min rencon...on...trent
Not' Seigneur Jésus-Christ
Où allez-vous... trois an...an...ges
Trois anges si pe...tits*

Ses mains tâtonnantes suivaient le rythme de la complainte. Il avait l'air si absorbé que je me décidais à m'approcher. Je m'asseyais sur le bord du puits, ou

sur les marches d'une des roulottes.

*Nous allons au cim'tiè...è...re
Retrou...ver notre mère*

Et de nouveau la voix s'enflait. C'est à plein gosier que le rempailleur chantait :

*Re...lè...ve toi Ma...ri...i...ie
Pour él'ver tes enfants
J'te donne quinz'ans à vi...i...vre...*

XXI

Le dimanche matin, ma mère me disait :
— Dépêche-toi, mon petit frère, va chercher les cols de ton père. Il va bientôt vouloir s'habiller.

Je partais en courant chez M^{me} Harscouët. C'était la femme d'un agent de police. Elle s'était faite repasseuse parce que son mari ne gagnait pas assez. Comme nous, elle habitait dans un fond de cour, derrière la Cathédrale, au-dessus d'un brocanteur. La cour était pleine de vieilles armoires, de tableaux, de saints de bois vermoulus. Je ne m'arrêtais pas. Je grimpais un perron qui ouvrait sur un magnifique escalier de pierre, et je montais tout

droit chez M^{me} Harscouët. Elle me disait :
— Te voilà déjà!

Ses cheveux gris, qu'elle n'avait pas eu le temps de peigner, tombaient sur ses joues, rougies par la chaleur des fers et la fièvre du travail. Elle portait une camisole blanche avec des dentelles aux manches.

— Je suis venu chercher les cols, disais-je.

Sans lever les yeux de dessus son ouvrage, elle me répondait :

— Assieds-toi un peu.

La pièce était grande; il y faisait pourtant trop chaud. Sur le fourneau, rouge, les fers chauffaient autour de la cafetière. M^{me} Harscouët courait du fourneau à la table. Quand elle prenait un fer elle l'approchait de sa joue. On aurait dit qu'elle écoutait quelque chose.

— T'as couru, me demandait le père Harscouët?

Il était assis près du fourneau et il buvait son café tranquillement. Je répondais :

— Un peu.

— Et maintenant, reprenait-il en riant, il te faut attendre...

Son café bu, il se levait, essuyait sa grosse moustache et demandait :

— Jeanne, où est ma tunique?

Elle posait son fer, et prenait la tunique dans son armoire.

— Voilà, Louis... Si tu es de service à huit heures il te faudra courir un peu.

Il ne répondait pas. Il enfilait sa tunique, en geignant. Elle était dure à boutonner. Il prenait le temps de bourrer sa pipe. En passant, il attrapait son képi accroché à un clou derrière la porte, et s'en allait.

— Le voilà parti... Mon pauvre petit gars, me disait M^{me} Harscouët, j'ai bien du mal ici le dimanche matin.

Elle était toujours en retard. Souvent, on lui apportait, le samedi, du travail qu'on lui demandait de rendre le lendemain. Elle acceptait, pour ne pas mécontenter le client.

— Et puis disait-elle, le travail ne se refuse jamais. Il faut le prendre comme il se donne et bien heureux quand on en a.

La porte s'ouvrait. Elise, une jeune fille de seize ans entra. Elle était enveloppée dans un peignoir, et ses cheveux bruns lui tombaient dans le dos.

— Te voilà, me disait-elle... Tu attends les cols?

Elle s'approchait du fourneau en traînant ses pantoufles.

— Veux-tu du café?

Elle se tournait vers moi. Je répondais :

— Oui, si tu veux.

— Dans un grand bol?

— Non. Un peu.

Elle m'apportait du café brûlant dans un bol de grosse faïence, que je tenais entre les genoux.

— Il brûle, fais bien attention...

Elise s'asseyait sur la chaise que son père venait de quitter, et, un bol entre les genoux, elle aussi, elle déjeunait.

— Me voilà enfin à tes cols. Tu n'attendras pas longtemps maintenant, me disait M^{me} Harscouët.

Je me hâtai de boire mon café. Tout d'un coup elle se redressait et criait :

— Voilà!

Elle me donnait un paquet enveloppé d'une serviette encore chaude.

— Trotte! Et prends garde à ne rien salir.

Je me mettais à courir, sûr que ma mère m'attendait. Je la trouvais en effet à la fenêtre qui guettait mon retour.

Pendant que mon père s'habillait, j'al-

lais à la poste chercher le paquet de journaux que les camarades de Nantes nous envoyaient chaque semaine. Je revenais à la maison où mon père m'attendait et nous filions à la Bourse du Travail.

Après bien des rapports, des renvois à la commission et des amendements, la ville avait prêté un local aux ouvriers. Ils ne devaient s'y réunir que pour y discuter de leurs « intérêts professionnels ».

C'était une ancienne maison d'école. Les murs étaient délabrés, les fenêtres disjointes, les boiseries rongées des vers. On entrait par une porte à deux battants, d'où la peinture grise s'écaillait, et qui ouvrait sur un escalier de bois, large et rapiécé. Cet escalier conduisait à la salle de réunions, au premier étage, une salle immense où la voix portait. Au fond de la salle, les camarades avaient dressé une longue estrade. C'est de là que les ora-

teurs parlaient. Le Braz qui avait monté *Le Théâtre du Peuple* y faisait jouer des pièces. *La Chorale Prolétarienne* y chantait ses chœurs sous la direction de Marlier.

Mais à la Bourse du Travail comme au groupe et partout ailleurs en ville, il n'était question que des élections prochaines. On disait que le D^r Rébal avait fait « pressentir » les Libéraux et les Radicaux et qu'une élection sur le principe de la R. P. n'était pas impossible.

— Dans ce cas, dit Marlier, nous pouvons espérer.

Ils étaient joyeux. L'espoir de voir quelques-uns des leurs entrer au conseil les grisait. Certains, comme Pélo, blaguaient.

— Voilà M. le Maire! s'écria-t-il un jour en voyant entrer Louis Lautié.

Tout le monde rit. Louis Lautié répliqua :

— Pourquoi pas, Pélo?

— Tu ferais aussi bien qu'un autre dans le fauteuil du maire, dit Le Braz.

Et se tournant vers les rieurs :

— Mais vous autres n'allez pas trop vite à l'ouvrage...

— Tu n'y crois pas, Le Braz?

— Peut-être que si, mais attendez la fin. Ces Messieurs sont forts. Ils nous ont roulé plus d'un coup.

— Ce coup-ci ils ne nous rouleront pas.

Grand, un peu voûté, la tête penchée et souriant, Marlier était derrière Le Braz.

— Pas ce coup-ci, reprit-il...

Le Braz secoua la tête. Il murmura entre ses dents :

— Votre D^r Rébal vous perdra.

Mais personne ne l'entendit.

XXII

Comme elle revenait de faire des courses, ma mère dit qu'elle avait mal à la tête et que ses mains étaient brûlantes.

— Couche-toi, dit mon père. Tu as la fièvre.

Elle ne se coucha que le surlendemain, mais elle était épuisée.

— Va chercher le médecin, François.

Le médecin arriva vers les cinq heures. Il examina ma mère.

— Ce n'est rien, dit-il... C'est un embarras gastrique...

Il lui promit qu'elle serait vite sur pieds, mais il ajouta :

— Il vaudrait mieux aller à l'hôpital; vous y seriez mieux soignée.

Elle répondit qu'elle irait à l'hôpital s'il le fallait.

A mon père, le médecin ne cacha pas la vérité :

— C'est la typhoïde en plein. Vous avez déjà trop attendu. Il faut la faire transporter d'urgence.

Mon père n'avait pas l'argent qu'il fallait pour louer une voiture, et une voiture ordinaire ne pouvait pas suffire. Il courut à la mairie demander l'ambulance municipale, et revint, accompagné de deux hommes de la Voirie, qui poussaient une civière longue et étroite, haute sur roues, recouverte d'une bâche grise, accrochée à quatre piquets. Cette ambulance servait ordinairement à transporter les blessés de la rue et les ivrognes. Quand ma mère la vit, elle sourit tristement,

mais elle était sans force, et elle se laissa hisser.

Une fois qu'elle fut étendue, la tête posée sur un oreiller, on se mit en route. L'un des hommes tirait dans les brancards. Mon père aidait l'autre à pousser l'ambulance. Je suivais, sans chapeau, les pieds nus dans des sandales crevées, affublé d'un pantalon rouge que j'avais tiré d'un paquet de vieilles hardes, et que j'avais mis pour avoir l'air d'un soldat. Il fallut traverser la ville. Nous passâmes devant l'ancienne échoppe de mon père, peu avant d'arriver devant les grilles de l'hôpital. Ma mère eut à peine la force de nous embrasser. Des infirmiers l'emportèrent sur un brancard.

Mon père donna quelques sous aux deux hommes, qui repartirent aussitôt. Comme nous revenions à la maison, nous vîmes l'ambulance arrêtée au

bord d'un trottoir devant une auberge.

...Il me fit mettre des habits propres et des souliers. A six heures, nous étions devant la porte de l'école des filles.

Elles sortirent en se poursuivant. Au milieu d'un groupe de leurs camarades mes sœurs riaient et poussaient des cris.

Quand elles nous virent sur le trottoir, elles s'arrêtèrent net. Personne ne venait jamais au-devant d'elles. Elles comprirent qu'il s'était passé quelque chose et demandèrent :

— Où est maman ?

— Votre mère est malade, dit mon père.

Ce fut moi qui leur annonçai :

— On l'a emmenée à l'hôpital.

Aussitôt les larmes roulèrent sur leurs joues.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— C'est un embarras gastrique...

Mon père les prit par la main. Je marchais devant.

— Avancez, dit-il, et ne pleurez pas. Elle reviendra bientôt. Il va falloir prévenir votre grand'mère.

J'avais peur en rentrant dans la maison vide et obscure. A cette heure-là, d'habitude ma mère était toujours à sa cuisine. Le feu flambait, et la lampe brillait sur la table, ou sur le coin de la cheminée. Mais quand mon père alluma la lampe, nous vîmes que la cuisine était restée à l'abandon. Des épluchures traînaient sur la table. Une grande bassine en fer remplie de vaisselle était posée sur le fourneau. Il y avait des torchons jetés sur le dos des chaises et un balai appuyé contre le buffet.

Mon père était aussi déconcerté que nous. Comme il me paraissait étrange, dans cette grande pièce, avec son veston

gris et son pantalon du dimanche! Nous ne le voyions jamais à la maison qu'en bourgeron de satinette noire et en tablier bleu. Il avait gardé son chapeau sur la tête, et il préparait le feu. Louise et Anne tenaient encore leurs cahiers sous le bras. Elles laissaient couler leurs larmes sur leurs joues.

XXIII

De bonne heure le lendemain matin, ma grand'mère arriva. Mon père était déjà à son ouvrage.

— Marie est à l'hôpital, dit-il.

— Ce n'est pas possible, s'écria ma grand'mère.

— Il a fallu l'emmener hier soir.

Et répétant les paroles du docteur, il ajouta :

— C'est la typhoïde en plein.

Elle posa sur la table le petit paquet qu'elle tenait à la main, et poussa un gros soupir.

— Je vais rester, dit-elle...

— Eh bien dit mon père, oui... Vous

pourrez aller tantôt jusqu'à l'hôpital; on vous laissera la voir. Vous emmenerez les gosses.

Nous étions dans la cuisine en train de déjeuner quand elle entra.

— Mémère!

Nous nous étions jetés tous les trois sur elle.

— Allons! allons! Diables...

Elle nous embrassa en riant, comme à l'ordinaire, mais Anne fondit en larmes, en lui disant :

— Maman est à l'hôpital...

— Bah, dit ma grand'mère... Ne pleure pas. Je vais rester avec vous. Et ta mère reviendra bientôt...

Les larmes s'arrêtèrent à l'instant.

— Tu restes?

— Bien sûr.

— Tu vas coucher ici?

— Oui.

— Ici?

— Mais oui...

Nous n'osions croire à un pareil bonheur.

— Allons reprit-elle, voilà bien du désordre... Il va falloir se mettre à l'ouvrage, et vous allez m'aider comme de grandes filles. Tantôt nous irons voir votre mère...

Elle ôta son bonnet de dentelles, qu'elle posa soigneusement dans l'armoire; elle dit encore une fois :

— Allons!

Puis elle se mit à ranger, à laver la vaisselle, à préparer le dîner...

En travaillant, elle ne cessait de parler. Tantôt elle s'adressait à nous, tantôt aux objets qu'elle maniait. Elle nous demandait à quelle heure le médecin était venu, et comment tout s'était passé.

— Et il faut se presser, disait-elle; et

s'habiller avant midi, si nous voulons être à une heure devant les portes de l'Hôpital...

Quand midi sonna, tout était en ordre, la soupe était versée dans les assiettes, et nous étions prêts.

— Je n'irai pas avec vous, dit mon père. J'irai la voir plus tard dans la soirée...

On se mit en route. Ma grand'mère me tenait par la main. Nous arrivâmes comme on ouvrait les portes. Une religieuse vint au-devant de nous. D'abord, elle se récria :

— Quatre personnes!

Mais ma grand'mère la supplia, et elle consentit.

— Mais, dit-elle, vous ne resterez pas longtemps.

Elle nous conduisit, dans des allées semées de gravier, de longs couloirs, où nos pas retentissaient si fort, que nous en étions gênés. Il fallut traverser deux

salles et la religieuse ouvrit une porte vitrée; nous nous trouvâmes devant le petit lit de fer où notre mère était couchée.

En nous voyant elle voulut s'asseoir.

— Ne bouge pas, dit ma grand'mère, qui se pencha sur elle et l'embrassa...

— Mon Dieu!

La religieuse souriait.

— Ne la fatiguez pas trop...

La salle était petite, blanche et pleine de lumière. Elle ne comptait que quatre lits.

— Approchez-vous, dit ma mère d'une voix si faible qu'on l'entendit à peine.

Ses mains, étendues sur les draps blancs, tremblaient de fièvre et d'émotion. Son visage était amaigri et ses yeux brillaient. On lui avait fait revêtir du linge frais, du linge d'hôpital.

— Es-tu bien soignée? demanda ma

grand'mère, quand la religieuse fut partie.

Ma mère fit oui de la tête. Et elle dit en montrant sa voisine :

— Seulement elle m'empêche de dormir...

— Qui?

— La voisine... Elle se plaint toute la nuit.

Et, à voix encore plus basse, elle ajouta :

— Elle est bien malade...

Nous lui tenions les mains :

— As-tu mal?

Elle dit que non. Elle sourit et promit de revenir bientôt.

— Fais bien tout ce qu'on te dit, recommanda ma grand'mère. Et surtout ne va pas te tracasser. Je resterai là tant qu'il le faudra, bien sûr.

La religieuse vint nous dire :

— Il est temps de partir...

— Allons, dit ma grand'mère...

Et ma mère secoua la tête.

— Déjà!

Nous l'embrassâmes. Au moment où ma grand'mère se penchait vers elle, ma mère lui demanda tout doucement à l'oreille.

— Et mon petit gars... a-t-il pleuré?

XXIV

Tous les jours, mon père allait à l'hôpital, dans l'heure de midi. Dès qu'il en revenait :

— Eh bien? demandait ma grand'mère.

Il haussait les épaules :

— Toujours pareil...

— Allons! Demain, nous aurons de meilleures nouvelles...

Et chacun se remettait à son ouvrage.

Nous ne pouvions entrer à l'Hôpital qu'une fois par semaine, le jeudi. A présent, nous connaissions la route et nous n'avions plus besoin que la religieuse nous conduise à la petite salle.

— Te sens-tu mieux? demandait ma grand'mère dès que nous approchions.

— Un peu. Ils me mettent, maintenant dans des draps mouillés. C'est un nouveau traitement...

Ma grand'mère hochait la tête, ce qui faisait trembler la dentelle de son bonnet.

— Ils ont, disait-elle, des inventions de sorciers.

A chaque visite ma mère demandait :

— Ils ne te donnent pas trop de train?

— Non, disait la grand'mère. Ils sont sages...

Et pourtant...

— Ne te tracasse pas, reprenait-elle...

Ne pense pas...

Souvent ma mère disait :

— J'ai faim...

Et comme nous lui répétions qu'elle ne devait pas manger, elle tournait la tête sur son oreiller sans répondre.

— Attends... Tu seras bientôt convalescente.

Au mot de convalescence ses yeux brillèrent :

— Le docteur l'a dit?

— Bien sûr! A ce moment, je t'apporterai tout ce que tu voudras...

Elle avait beaucoup maigri. Ses mains étaient décharnées et blanches. Les os de ses pommettes saillaient sous la peau trop fine.

— Et ta voisine?

— Oh! La malheureuse! Elle se plaint! Elle se plaint!

Un jour, elle murmura à l'oreille de ma grand'mère :

— Elle est perdue...

Ma grand'mère se tourna vers le lit où reposait la voisine, immobile dans les draps blancs, les yeux fermés mais ne dormant pas.

— Elle entend?

— Tout, murmura ma mère... Chut!
La nuit, c'est un tourment...

— Mon Dieu! La pauvre créature!

...Quand mon père revenait de sa visite
quotidienne à l'hôpital, et qu'il nous
avait donné des nouvelles de ma mère,
nous lui demandions :

— Et la voisine?

— Elle se plaint toujours, disait-il.
Elle baisse. C'est une malheureuse dé-
laissée...

Elle était encore là quand nous revînmes.
Nous avons apporté des oranges. Nous
lui en donnâmes. Elle sourit, et voulut
nous remercier, mais elle était trop faible...

Le jeudi suivant, comme nous entrions
dans la petite salle, nous vîmes que son
lit était vide.

— Ah! dit ma grand'mère, en s'appro-
chant, elle est morte...

Elle fit le signe de la croix. Ma mère
nous dit :

— Elle a eu bien du mal à passer. Elle
est morte sur les deux heures du matin.
On l'a emportée au petit jour...

XXV

Ma mère se levait. Chaque jour, elle faisait quelques pas dans le jardin de l'Hôpital. Nous allions la voir plus souvent. En cachette, nous lui portions des friandises, des gâteaux, des fruits, et, dans une petite bouteille, du café, bien meilleur que celui de son ordinaire...

— On me garde bien longtemps, disait-elle. Et j'aurais tant à faire à la maison...

Nous étions en avril. On lui dit :

— Vous sortirez avant la fin du mois. Cela ne faisait plus qu'une quinzaine de jours à attendre.

— Dieu soit loué! Ces quinze jours passeront vite...!

— Et puis, dis-je, tu seras là pour la fête.

— Il veut parler, expliqua ma grand-mère de la Fête du Travail qu'ils vont faire pour le premier mai.

A l'atelier de mon père il était question depuis longtemps de cette fête. Les camarades devaient défiler à travers la ville. Il y aurait un char.

— Si ma femme est debout, j'irai. Autrement non.

Et les camarades répondaient :

— Ça se comprend, Quéré.

Marlier réunissait sa Chorale trois fois par semaine à la Bourse du Travail...

Nous racontâmes tout cela à ma mère.

— Voilà du nouveau, dit-elle. Une Fête du Travail!... Et vous dites qu'il y aura un char?

Elle y viendrait sûrement et la joie serait complète...

Comme on le lui avait promis, elle quitta l'Hôpital quelques jours avant la fin du mois d'avril. Nous allâmes l'y chercher vers les cinq heures. Elle revint à pied, fière de nous montrer combien elle se sentait forte. Mais en rentrant, elle se laissa tomber sur une chaise, comme au retour d'une promenade trop longue et se mit à regarder autour d'elle avec étonnement, tous ces objets qu'elle connaissait si bien.

La grand'mère avait préparé un petit repas. Elle était encore toute affairée quand nous entrâmes.

— Enfin, te voilà!...

Elles s'embrassèrent...

Notre bonheur était grand, mais le lendemain, la grand'mère annonça :

— Je vais partir. Il le faut bien.

— Partir!

— Quand tu seras tout à fait en train, dans un jour ou deux...

Ma mère la regarda tristement. Elle avait envie de lui dire :

— Reste avec nous.

Mais elle ne voulut pas la contrarier, et bien qu'elle eût de la peine :

— Avec le beau temps, dit-elle, tu auras moins de mal...

... Nous avions beau penser que nous la verrions souvent, nous n'étions pas consolés. Elle fit comme elle avait annoncé. Déjà, ma mère vaquait à son ouvrage comme par le passé. Ma grand'mère nous quitta le surlendemain. J'avais déjà oublié mon chagrin, si peu de temps après son départ, quand vint la Fête du Travail.

Ce fut un dimanche. Mon père partit en avant. Nous courûmes au jardin public : le cortège s'ébranlait. La ville entière était là. Dans la grande allée, on n'avancait pas. C'était comme un jour de

Fête-Dieu, quand la ville est tendue de blanc, qu'il y a des reposoirs, et aux fenêtres, des bannières. Le sable roulait en grésillant sous les pieds du monde, et le soleil tremblait dans le feuillage des grands arbres. Il était dix heures du matin.

Nous ne voyions pas encore le cortège, mais nous entendions un chant :

*Vive le Premier Mai,
Frères, notre souffrance
Passera comme l'âpre hiver
La grâce du Printemps
Fête notre espérance,
Mélons des fleurs aux rameaux verts...*

La foule augmentait.

— Venez, dit ma mère.

Elle nous entraîna, et nous vîmes déboucher la musique. Et derrière la musique, flottait une bannière rouge,

frangée d'or, portant l'inscription : *Les Enfants du Peuple.*

Tous nos petits camarades étaient là, dans leurs beaux habits du dimanche, filles et garçons, et chantaient, conduits par Le Braz en tenue d'atelier :

*Pareille à l'aube... tu... t'élèves
Ra...dieuse Fra...a...ternité*

Ils passèrent, et parut un nouveau drapeau celui de la Bourse du Travail, large et flottant doucement. Pélo le portait avec fierté, entouré de camarades. Et au premier rang, marchait le Docteur. Leur chant grave couvrait celui des enfants :

*Le voilà! Le voilà! Regardez!
Ils flottent et fiers ils bougent,
Ses longs plis au combat préparés.
Osez le défier, notre superbe drapeau rouge!
Rouge du sang de l'ouvrier...*

Ils étaient là tous, ceux que je voyais ordinairement chez nous : Pierre, le typographe, Calvez, le plâtrier, Guénic, le facteur, avec ses larges épaules et sa moustache de vieux sergent, Bahier, le comptable, l'air pâle et fatigué, et ceux des Chemins de fer, des gars solides aux larges mains. Tous chantaient. Dans la foule, on se montrait quelques femmes parmi eux : « des Louise Michel »... Et enfin venait un char, un char magnifique, tendu de rouge et d'or comme la bannière des Enfants du peuple. Ses roues étaient garnies de feuillage. Il avançait lentement à travers la grande allée. Et sur le char, en avant, deux forgerons appuyés sur leur enclume, paraissaient garder une belle jeune fille, assise sur un trône, vêtue de blanc et tenant un sceptre d'or à la main.

— Comme c'est beau ! Vite, nous dit ma mère, suivez-moi...

Nous eûmes bien du mal à nous dégager de la foule. Mais nous réussîmes enfin à rattraper les *Enfants du Peuple*, et à nous glisser dans leurs rangs. Ils chantaient un hymne à la Cité Future. Et nous reprîmes avec eux :

*Tous les siècles pierre à pierre
En chantant l'élèveront...*

XXVI

Un matin, le bruit courut en ville qu'un groupe d'anarchistes avait essayé d'entrer dans une caserne pendant la nuit. Surpris par le poste de garde, ils s'étaient enfuis, mais ils avaient réussi à coller deux affiches sur les murs d'un bâtiment, et à jeter à la volée, à travers la fenêtre ouverte d'un atelier, des tracts révolutionnaires. On disait que le colonel avait consigné le quartier, et que, par mesure de prudence, aucun civil ne serait admis à pénétrer dans les casernes avant que l'enquête ordonnée par le maire ait abouti à l'arrestation des coupables.

Selon les mêmes bruits, les coupables

étaient connus, et leur arrestation devait avoir lieu dans la journée.

Ma mère, qui apprit la nouvelle en faisant son marché, laissa tout en plan et revint bien vite à la maison. La veille au soir, mon père était parti de bonne heure et n'était rentré que tard dans la nuit. Comme il n'avait pas dit où il allait, elle avait pensé qu'il se rendait à une réunion du groupe. Mais en apprenant ce qui s'était passé, que les soldats étaient consignés et la police alertée, — tout ce langage de journaux excitait beaucoup son imagination — elle crut tout perdu. Elle voyait déjà son homme emmené par les gendarmes.

Comme elle arrivait dans la cour, elle entendit le marteau de mon père qui retentissait sur la pierre à battre. Elle poussa un gros soupir.

Mon père fut bien surpris de la voir.

— Comment, dit-il, en posant son marteau sur son genou, te voilà déjà de retour?

Il n'était pas encore dix heures. Elle posa son panier près d'elle et s'assit.

— Si tu savais ce qu'on dit en ville! J'ai tout laissé en plan...

Il se mit à rire.

— Pardié! Je le sais bien...

Elle était loin de s'attendre à cela.

— Comment dit-elle, François, et tu restes là sur ton tabouret...

Il haussa les épaules.

— Et pourquoi pas? Il n'arrivera rien du tout.

Elle n'osait croire à ce qu'il disait. Il vit qu'elle doutait de ses paroles et il répéta :

— Mais... puisque je te dis qu'il n'arrivera rien.

Malheureusement, en disant qu'il n'ar-

riverait rien, il convenait qu'il avait pris part à cette malheureuse affaire. Elle pensa : il veut me rassurer, et dit :

— On parle de les arrêter.

— Arrêter qui et quoi! Ils ne peuvent pas.

Les coudes aux genoux, il se mit à expliquer qu'on n'avait pas le droit de les arrêter, et que dans tous les cas, on ne l'oserait pas.

— Les bourgeois ont peur de nous. Ils font du bruit, mais ils n'oseront pas agir. S'ils arrêtaient un seul d'entre nous, mais voyons, ce serait la révolution...

Ses yeux brillaient tellement que sa mère détourna les siens.

Elle ne comprenait pas que son homme se soit fourré dans une pareille affaire après tout le mauvais temps qu'il venait d'avoir. Elle ne comprenait pas bien non plus ce qui était arrivé. Elle ne voyait

dans tout cela que le malheur, de nouveaux tracas et la misère. Aller prêcher la révolte aux jeunes soldats! Qu'est-ce qu'il avait fait là!... Il y avait longtemps qu'elle pensait qu'il se ferait prendre à quelque mauvais détour.

— Sois tranquille dit mon père, nous serons bientôt les maîtres...

Ce n'était pas la première fois qu'elle l'entendait dire qu'ils seraient bientôt les maîtres. Elle n'y croyait pas. Elle se taisait, ordinairement, pour ne pas lui faire de peine. Mais cette fois, elle ne put se contenir.

— Quand on est sous les pieds du monde, François, il est dur de se relever...

Il ne se mit pas en colère, mais il répliqua d'une voix tranchante :

— Je te dis que nous serons les maîtres.

Elle secoua la tête et soupira encore une fois.

— Je le souhaite. En attendant...

— Eh bien, dit-il, en attendant il faut faire ce qu'il faut.

Il se remit à taper sur son cuir. Il maniait le marteau avec violence. Les coups tombaient, nets sur la pierre noire, arrondie aux bords et creusée au milieu par l'usage, une pierre rapportée de la grève il y avait des années. Ma mère écoutait le marteau sonner sur la pierre. Elle avait appris à reconnaître que le marteau avait un langage et qu'il ne disait pas toujours les mêmes choses. Il y avait des jours où il était joyeux et d'autres où il était las et triste. Il y avait aussi des jours où il était violent comme l'orage et défait le monde entier. Elle écoutait le marteau et comprenait ce qu'il disait : rien ne me fera plier, rien ne me fera plier...

A la fin le marteau s'arrêta, et du même

geste la pierre roula sous le veilloir, dans un choc amorti par les retailles de cuir.

Dix heures sonnèrent à la Cathédrale.

— Voilà dix heures.

— Retourne à ton marché si tu veux, mais ne fais pas de cas des boniments.

Elle prit son panier et se leva pour partir, mais il ajouta :

— Si tu lisais les journaux, tu saurais ce qui se passe dans le Midi.

Elle ne lisait pas les journaux, mais elle avait entendu dire qu'il y avait beaucoup de misère dans le Midi, que des milliers d'ouvriers étaient en grève et que le gouvernement avait voulu faire tirer sur eux.

— Je sais bien, dit-elle, que dans le Midi ils ont une mauvaise passe.

— Le dix-septième, dit mon père, a refusé de tirer. Nous avons reçu des affiches et des tracts pour dire aux jeunes

soldats de faire comme eux, si on les envoie là-bas.

— Mon Dieu, François!

— Comment! On te prend un jeune ouvrier, on lui met des habits de soldat, et il faut qu'il tire sur ses frères!

Il croisait les bras et ses yeux brillaient du même éclat dont ils avaient brillé tout à l'heure.

— Et il faudrait ne rien dire? Non, ils auront beau faire...

Il allait dire : « Nous recommencerons aussi longtemps qu'il le faudra... » Mais il se retint, et haussant les épaules :

— Va toujours à ton marché!...

XXVII

Ils n'avaient pas essayé d'entrer dans une caserne comme le prétendait naïvement la rumeur, mais il était vrai qu'ils avaient collé des affiches dans les guérites et sur les murs, et jeté des tracts révolutionnaires dans un atelier. Le scandale remuait profondément la ville, déjà fort agitée. Le coup, disait-on, venait de la Bourse du Travail et les journaux réactionnaires voulaient qu'on la fermât. Le Maire répondit : « Je n'ai pas de preuves ».

Il n'était pas pressé d'ouvrir carrière au scandale. Il ne voyait dans cette affaire qu'un épisode de la campagne électorale

auquel il eût été maladroit de donner de l'importance. De sa voix pointue, sèche et tranchante, ce qui agaçait chez ce gros homme à la carrure énorme il déclara au conseil :

— L'enquête se poursuit. Les amis de l'ordre auront satisfaction.

Mais il se disait : Je ne bougerai pas. Il comptait que les événements prochains feraient tout oublier.

La campagne électorale qui s'ouvrait ne ressemblait à aucune autre. Les articles du D^r Rébal en faveur de la R. P. avaient attiré l'attention sur notre ville. Les journaux de Paris suivaient au jour le jour les événements qui se déroulaient chez nous. Cette attention, qui soutenait l'ardeur de Rébal, déconcertait le maire : il aurait préféré voir les choses se passer avec moins d'éclat, comme cela se faisait ordinairement

depuis quinze ans qu'il menait la ville.

A tout moment, des rixes éclataient dans les auberges. Avec les premières affiches et les premières réunions publiques, ces rixes prirent parfois le caractère de véritables désordres. Les ouvriers intervenaient dans les réunions de leurs adversaires avec une violence qu'on ne leur avait encore jamais connue. Rébal parlait, dans le tumulte, et presque toujours il parvenait à se faire entendre. On le portait en triomphe. On se battait pour lui. Ses discours enfiévrèrent les ouvriers. Il voulait la R. P., des réformes sociales, « du pain pour tous ». Une réunion, qui se tint environ une semaine avant les élections, au Gymnase municipal, et à laquelle assistaient plus d'un millier d'ouvriers, faillit tourner à l'émeute. On se battit dans la salle et dans la rue. Spontanément la foule se porta en ville, et vint

chanter l'*Internationale* sous les fenêtres de la Préfecture et de la Mairie.

A la maison c'était une allée et venue incessante. Comme nous habitions au centre de la ville, l'atelier de mon père était un bureau commode d'informations. Les nouvelles y affluaient et en repartaient sans arrêt. Il ne se passait pas de jours que les « citoyens candidats » ne vinssent voir mon père, et dans bien des cas, ils réglèrent leur conduite sur ce qu'ils apprirent de lui et aussi sur ses conseils.

L'accord se fit sur le principe de la R. P. Ce fut une grande joie pour tous. Ils étaient certains d'être élus. Il fallait vingt-sept conseillers. Il y aurait dix libéraux, dix radicaux et sept socialistes. Dans leur enthousiasme ils se croyaient devenus les maîtres. Jamais on ne les avait entendu dire avec autant d'assurance

que tout allait changer. On allait construire des maisons ouvrières, ouvrir de nouvelles écoles, assainir la ville, édifier une Maison du Peuple. Tous avaient la fièvre.

Marlier surtout.

— Toi, Marlier, disaient les camarades, tu as des capacités, de l'instruction. C'est à toi à prendre la tête, avec le docteur.

Marlier répondait :

— Nous ne ferons rien les uns sans les autres.

— Marche toujours...

Il était des leurs. On l'avait toujours connu. On avait connu son père, le forgeron Marlier... Brusquement, il se rendait compte du prestige qu'il exerçait sur eux, de la confiance qu'ils avaient en lui. Cela l'agitait.

— Marche! Marche! disait le facteur Guenic; toi et le docteur...

Marlier hochait la tête. Louis Lautié, Calvez, tous les candidats ouvriers l'entouraient, et répétaient avec Guenic :

— Bien sûr, Marlier... Toi et le docteur.

Ils rêvaient... Maulay, le peintre, souriait dans sa barbe.

— Et qu'est-ce qui arrivera, dit-il?

— Comment?

— Toi et le Docteur, reprit Maulay, bien sûr... Mais le docteur est un bourgeois.

Ils haussèrent les épaules.

— Ah! grogna Le Braz, oui, Maulay a raison. Vous verrez.

— En quoi, raison?

— Votre R. P... Non, Non, camarades, pas de transactions. C'est tout ou rien. Avec ça, vous faites le jeu des malins et des ambitieux...

Mais on lui couvrit la voix.

— Tu troubles la fête, Maulay.

Il sourit :

— Marche toujours, Marlier, répondit-il. Marche. Le Docteur se servira de vous tous. Le Braz vous l'a dit...

Le dimanche de mai où tout devait se décider arriva, et la ville paraissait plus calme à la fin de la campagne qu'au début. Mon père ne parut pas à la maison de toute la journée. Ma mère nous parla de la Maison du Peuple. Il y aurait une grande salle où les enfants joueraient, et des conférences pour les grands, et des fêtes.

— De vrai?

— C'est votre père qui le dit.

La tête me tournait de joie.

Dans mon imagination d'enfant, tout cela c'était la Révolution. Je me mis à crier :

— La Révolution...

Ma mère éclata de rire.

— Mon Sauveur et Roi, dit-elle. Qu'est-ce que tu nous chantes...!

Mon père ne rentra que très tard. Nous l'avions tous attendu et je tombais de sommeil. J'entendis qu'il disait :

— Ils ont tous passé.

Nous le savions. Les clameurs qui retentissaient depuis une demi-heure dans la rue nous l'avaient appris.

XXVIII

Nous allions nous mettre à table. Le Braz entra : il tenait un journal déplié à la main.

— Salut à tous. As-tu lu le *Renouveau*, François?

— Non.

— Regarde un peu.

Mon père prit le journal que Le Braz lui tendait. Le Braz ralluma sa cigarette. Il lança une bouffée et dit :

— Regarde bien.

Mon père s'assit. Il se mit à lire. Le Braz l'observait en souriant.

Au bout d'un instant mon père leva la tête.

— Eh bien?

— Lis, lis dit Le Braz. Va jusqu'au bout. Il se remit à fumer et mon père à lire. Nous ne bougions pas. Tantôt nous regardions Le Braz qui nous fit un signe de la main pour nous dire : « Laissez-le tranquille. Attendez ». Tantôt nous regardions mon père. Son front se plissait. Ses yeux allaient lentement d'une ligne à l'autre. Ma mère, trouvant que cette lecture était bien longue, se remit à son ouvrage. Enfin, mon père posa le journal sur ses genoux et regardant Le Braz :

— Comment, dit-il, il veut être maire?

Le Braz se dressa d'un bond. Il jeta son mégot par la fenêtre et s'approchant de mon père, il grommela, de sa voix sourde, étranglée par la laryngite :

— Tu as lu, François, tu as bien lu?

Ses yeux brillaient et toute sa figure frémissait.

Rappelle-toi ce qu'a dit Maulay. C'est un arriviste. Comment, sans consulter personne... Il veut être maire, nous diriger à son gré... Il croit donc...

Le Braz étouffait.

— Des hommes comme ça, il faudrait... Ses mains firent un geste horrible.

— Taisez-vous Le Braz, dit ma mère. Il eut honte.

— C'est vrai, dit-il en nous regardant mes sœurs et moi, et il hocha la tête.

Mon père s'était levé. Il tenait le journal à la main.

— As-tu vu les camarades?

— Personne. Mais le journal est partout en ville. On le distribuait, comme je sortais de l'atelier.

Il fit de nouveau un geste de colère et il dit :

— Bah!

Il s'approcha de la porte.

— Marche, dit mon père, je descends avec toi.

Leurs sabots sonnèrent sur l'escalier. Par la fenêtre ouverte, nous les vîmes entrer dans la cour. Ils s'arrêtèrent près du portail. Le Braz agitait les mains. Quand mon père remonta, on aurait dit qu'il tremblait.

Il se mit à manger et dès qu'il eut fini, il reprit le journal.

— Lis tout haut dit ma mère.

Il toussa et lut :

« C'est moi qui ai tout fait. Le succès électoral d'hier est mon succès. Le fauteuil de maire me revient ».

Mon père s'arrêta :

— Tu vois dit-il, avec un petit rire. C'est Rébal qui a écrit ça. Ecoute encore :

« Je suis intelligent, instruit, actif, éloquent, courageux. J'ai vingt fois les qualités dont une seule suffirait à justifier mon droit à conduire ce peuple ».

— Ce n'est pas Dieu possible, s'écria ma mère.

— Pourtant, dit mon père en laissant tomber le journal, c'est écrit là tout au long...

L'après-midi à son travail, il ne dit pas une parole et personne ne vint le voir. Cela nous parut étrange, après les jours agités d'avant les élections. Mais après dîner, Le Braz revint, suivi de Pélo, de Pierre et de deux autres camarades. Ils se mirent à parler tous à la fois. Les uns voulaient qu'on aille à l'instant demander des comptes à Rébal. Les autres disaient : Laissez-le de côté. A présent, c'est fini.

Dans l'atelier rempli de la fumée des cigarettes et des pipes, le jour baissait. Mon père alluma sa lampe.

— Que faire? dit-il.

Il aurait fallu savoir ce que pensait les camarades élus. Personne ne les avait vus
Pierre dit :

— Ils se sont réunis entre eux. Sûrement ils ont lu le journal.

Ces paroles furent suivies d'un long silence.

— Nous voilà seuls de notre bord, dit enfin Pélo.

Ils approuvèrent, mais un instant plus tard, ils eurent honte.

— Seuls? Comment ça, demanda Pierre.

Et tous s'écrièrent :

— Bien sûr que non.

Le Braz rit.

— Laissez-les faire.

— Et alors, commença Pierre...

Il resta court, surpris par une quinte de toux. Mais enfin il parvint à dire en haletant :

— On... raconte... des bêtises... un seul... homme va-t-il détruire le travail... de tous?

XXIX

Rébal rencontra Calvez sur la Place Nationale et lui dit :

— Je serai maire.

Calvez secoua la tête.

— Nous ne voterons pas pour vous.

Rébal le savait. Depuis les élections, il n'avait vu aucun des ouvriers élus. Il blémit.

— Je suis votre chef.

Calvez haussa les épaules :

— Pas le mien.

— C'est moi qui ai tout fait.

Une seconde fois Calvez secoua la tête et dit :

— Non.

La colère empoigna le Docteur qui se mit à injurier Calvez et à le menacer, mais Calvez tourna les talons.

Il vint chez mon père. Louis Lautié était assis près du veilloir.

— Salut dit Calvez. Je viens de voir le Docteur.

Il se mit, en riant, à raconter la scène, et quand il eut fini Louis Lautié éclata de rire à son tour.

— Mon petit camarade, dit-il, tu as vu le Docteur, et moi, j'ai vu le maire. Quand tu es entré j'allais raconter ça à Quéré, justement. Il m'a fait appeler dans son cabinet. « Bonjour Lautié », « Bonjour Monsieur le Maire ». Il remuait des papiers derrière son bureau. « Asseyez-vous ». Je m'installe dans un beau fauteuil et j'attends. « Voilà dit le Maire, je veux vous parler franchement. Qu'allez-vous faire, maintenant que vous êtes élu? »

Louis Lautié se tourna vers mon père et vers Calvez.

— Qu'est-ce que vous auriez répondu vous autres?

— Qu'il se mêlait de ce qui ne le regarde pas, dit Calvez.

— Parbleu, poursuivit Louis Lautié, c'est ce que je lui ai dit. « Pour qui me prenez-vous Monsieur le Maire? » Et le voilà qui sourit et qui me répond tout doucement « Mais Lautié ne vous fâchez pas » Et alors... Écoutez bien, il me dit : « J'avais aussi à vous parler d'autre chose. Votre fils... « Comment? ». « Oui. Il est boursier de la ville au Collège, n'est-ce pas? ». « Oui ». « Et, jusqu'ici, on lui a donné gratuitement les fournitures? » « Oui. » « C'est que, Lautié, la ville s'impose des sacrifices très lourds. Désormais il faudra payer les fournitures. Nous ne pouvons pas... »

— Alors je me lève. Payer les fournitures cela se peut... Mais...

Sa bonne figure s'était assombrie. Il dit d'une voix un peu changée :

— Je ne veux plus rien accepter. Mon fils au collège, oui, puisqu'il est bon élève. Mais un bon élève peut faire aussi un bon plâtrier. C'est ce que j'ai répondu au maire : « Monsieur le Maire, ne vous faites pas de tracasseries pour les fournitures ni pour la bourse, mon fils viendra demain avec moi au chantier. » Il saute sur son fauteuil. « Vous êtes fou. Il ne faut pas faire cela vous briserez son avenir ». « Mais non Monsieur le Maire, le gars est solide, il fera un bon compagnon »

Mon père et Calvez avaient écouté Lautié en silence.

— Et tu vas faire ça, dit Calvez.

Lautié se leva pour partir.

— Oui. Dès demain mon gars montera

aux échelles et il gâchera le plâtre comme son père.

Il se retourna sur la porte et ajouta :

— Et il ira son chemin droit, la même chose.

XXX

En ville, l'agitation renaissait. Les élections étaient passées depuis plus de quinze jours et les nouveaux conseillers allaient se réunir pour nommer un maire. La veille de cette réunion, le Docteur fit coller des affiches sur tous les murs. Il disait : Marlier, Lautié, Calvez sont des traîtres. Ils se sont vendus aux libéraux. »

Aussitôt, la division se mit chez les ouvriers. Des rixes éclatèrent comme aux premiers temps de la campagne. Dans une auberge où il déjeunait ce jour-là avec son fils, qu'il avait retiré du Collège en effet, Louis Lautié fut assailli et traité de vendu.

Ordinairement, les réunions du Conseil se tenaient le soir. Il y venait peu de monde. Celle-ci eut lieu l'après-midi. La foule ne put tenir dans la salle du public. Elle déborda le long du grand escalier et jusque sur la place, dans la poussière et le soleil. Des commerçants avaient fermé leurs boutiques. Les rues étaient désertes. Cela paraissait étrange.

Dans la matinée quelques camarades vinrent chez mon père. Ils étaient très animés et parlaient de faire un mauvais parti au Docteur. Pierre tremblait de colère en racontant que depuis la veille il avait rencontré plus de vingt compagnons qui croyaient à la trahison de Louis Lautié et des autres.

— Qu'est-ce que tu veux leur expliquer disait-il. Ils crient plus fort que toi. Viendras-tu au Conseil tout à l'heure?

On était en fin de semaine. Mon

père avait de l'ouvrage pressé à livrer.

— Je ne pourrai pas, dit-il, en montrant tout ce qu'il avait à faire.

Vers deux heures ma mère fit une course et revint, disant :

— François, la place de la mairie est noire de monde. Lâche ton ouvrage.

Il hésita, puis il dénoua son tablier :

— Je veillerai ce soir.

Il sortit. Par la fenêtre, elle le regarda. Il se hâtait. Près de la place, il entendit des cris. Il courut. La foule assiégeait la mairie. On ne pouvait comprendre ce qu'elle criait. Devant la porte des agents se démenaient. Il se mêla à la foule.

— En arrière! En arrière! criait Harscouët.

La sueur coulait sur son front. Mon père se souvint qu'en passant par l'escalier de la voierie, on pouvait pénétrer dans le bâtiment. Il y courut. Comme il appro-

chait de la salle du public, il entendit des coups de sifflet, des piétinements, une longue clameur : « Ven...en...dus ». Il entra. Debout au fond de la salle du conseil, Marlier regardait la foule. Grand, très mince, une épaule plus haute que l'autre, il souriait. Mon père fut frappé de le voir si pâle. Depuis le moment où, à la suite du vote des conseillers, le doyen d'âge l'avait proclamé maire, la foule hurlait :

— Ven...en...du...

Près de lui, Louis Lautié, également debout, croisait les bras. Rébal agitait furieusement les mains dans la direction de Marlier. Mais le bruit couvrait ses paroles.

— Démission...

L'ancien maire se leva. Il fit un signe. Le calme se rétablit.

— Marlier est un anarchiste, cria-t-il.

Nous démissionnerons tous. Les électeurs jugeront la situation.

Des bravos éclatèrent et de nouveau la foule hurla :

— Démission.

Un sou, adroitement lancé, tomba sur les genoux de Calvez. Ce fut le signal. Une grêle de sous se mit à pleuvoir et les cris redoublèrent :

— Ven...en...dus...

Au fond de la salle, on se mit à chanter *l'Internationale*. Rébal tressaillit.

— Chantez avec nous, Marlier.

Et lui-même chanta :

La raison tonne en son cratère

C'est l'éruption de la fin.

Les libéraux éclatèrent de rire. Mais voyant Marlier monter sur son fauteuil et entonner *l'Internationale* ils s'écrièrent :

— C'est une honte.

La foule envahissait la salle du conseil.

Rébal hurla :

— Place au peuple!

Il repoussa sa propre table qui tomba. Aussitôt la moitié des conseillers l'imitèrent. En un clin d'œil, le mobilier de la salle du Conseil jonchait le parquet. Un encrier, lancé à toute volée, alla s'écraser sur le mur et frôla le visage du Docteur qui fut éclaboussé.

A ce moment on cria :

— Les gendarmes!

Ils arrivaient, baïonnette au canon.

XXXI

Le soir les agents montèrent la garde devant le domicile particulier du maire. A minuit, on criait encore sous ses fenêtres : « Judas, Traître... Vendu ». Toutes les vitres de la maison avaient été brisées à coups de pierres.

A la sortie de la mairie, après que les gendarmes eurent fait évacuer la salle, il avait dû se réfugier au poste de police, où ses camarades eux-mêmes ignoraient qu'il fut...

Mon père rentra.

— Qu'as-tu? demanda ma mère.

Il ôta son veston, et tout en mettant son tablier :

— Je ne sais pas dit-il. Mais d'avoir vu tout ce qui s'est passé...

Sa voix tremblait.

— Allons dit-elle, que s'est-il passé?

— Il s'est passé que tout est à refaire.

Pierre ouvrit la porte.

— Tu es là?

— Entre.

Il vint s'asseoir près de mon père. Ils restèrent un instant l'un auprès de l'autre sans parler. Et enfin :

— Tu as pu venir, dit Pierre.

— Oui.

— A présent, ils vont démissionner. Que faire? Ils ne sont pas de taille.

— Marlier était bien pâle.

— Il a passé un dur moment... Et les autres aussi... Oh! Bon Dieu!

Il serra les poings, et, de nouveau ils se turent. Pierre réfléchissait, les mains sur les genoux. Sa grosse moustache brune

faisait paraître ses joues encore plus creuses. Il dit tristement :

— Et les camarades sont trop divisés...

Qu'allaient-ils faire? Marlier et les autres ne seraient pas réélus. Et d'ailleurs ils ne le souhaitaient pas. Leur effort s'arrêtait là, net...

XXXII

Ils démissionnèrent tous, et l'on fit de nouvelles élections. Rébal triompha. Marlier et les autres furent battus...

Les ouvriers étaient désorganisés. La section socialiste était morte. Souvent le dimanche, la Bourse du Travail restait déserte. Marlier avait perdu son travail. Personne ne pouvait l'aider; et il allait quitter la ville. La plupart des camarades ne voulaient plus « s'occuper de rien ».

A la maison nous vivions. Les temps les plus durs étaient passés pour nous. L'ouvrage était régulier. Nous étions heureux.

Les Barreau quittèrent la cour, et l'on nous donna une chambre de plus, et un

cellier. Cela nous mit à l'aise. Nos deux pièces étaient devenues bien étroites. J'allais avoir douze ans. Anne et Louise étaient depuis longtemps en apprentissage. Elles cousaient.

L'hiver se passa. Il fut long et monotone. A quatre heures, quand je revenais de l'école, la nuit tombait déjà. Je me hâtai de faire mes devoirs, d'apprendre mes leçons, et je venais m'asseoir auprès de mon père, qui allumait sa lampe. Je me mettais à lire ou à dessiner, mais bien vite, j'abandonnais mon livre ou mon papier, quand je voyais entrer un camarade.

Ils ne venaient plus aussi souvent qu'autrefois voir mon père. Ils sentaient qu'ils étaient battus pour longtemps. Les divisions ne s'apaisaient pas. De temps en temps on apprenait que des coups de poings s'étaient échangés à propos des vendus. Le Braz en tremblait de rage.

— On ne peut leur faire comprendre, disait-il de sa voix sourde.

— Attends, Le Braz, répondait mon père. Le moment n'est pas encore venu de les ramener.

Mais Le Braz, que la colère emportait, s'écriait :

— Le moment ne viendra pas...

— Si, affirmait Pierre. Et il hochait la tête en souriant... Si, le moment viendra.

Le Braz s'en allait en haussant les épaules. A chaque fois qu'il venait chez mon père, et qu'il y rencontrait Pierre, la même scène se renouvelait, et il partait de la même façon.

— Patience, disait Pierre. Ce qui nous a perdu, c'est d'avoir cru un homme. Ne croyons qu'à nous-mêmes...

Mais le temps passait, et rien de nouveau ne se faisait. L'ancien maire était rede-

venu maître de la ville. Tout allait comme autrefois. Le printemps vint, et l'été...

Mon père dit à Louis Lautié :

— Il faudrait parler... aux camarades... Il faudrait un endroit... Nous ne faisons rien!

— Oui François, j'y ai pensé aussi.

— Une... Maison du Peuple... Et puis... reformer la section.

Louis Lautié secoua la tête.

— Ce sera difficile.

— Tant pis. Nous deux, Le Braz, Pierre, Pélo, Calvez, Bahier, il faut se réunir... On fera ce qu'on pourra. Mais il faut commencer...

... Ils se réunirent à la maison, reformèrent la section, s'affilièrent au Parti Socialiste. Et peu à peu, ce qui s'était déjà produit une fois se renouvela. D'anciens camarades revinrent, et l'on en vit apparaître qu'on ne connaissait pas. La section

se mit à revivre. L'année qui suivit, elle comptait plus de trente camarades. Mon père en était le secrétaire.

... Les réunions avaient lieu chez nous. Une semaine à l'avance, il fallait mettre à jour la comptabilité de timbres et de cartes de la Section, préparer les bulletins de convocation et les porter. Quand je fus capable de faire ce travail, mon père m'en chargea. Je m'appliquais pour écrire de mon mieux l'ordre du jour, et ajouter au bas de chaque bulletin : « Présence indispensable ». Je les portais le jeudi.

Les réunions avaient lieu le soir. En été elles se tenaient en bas, dans le cellier, où nous remisions un peu de bois. Ce cellier prenait jour par deux soupiraux. Contre l'un de ses murs, de longues planches posées sur des tréteaux, faisaient une table commode que nous tirions un peu en avant ces soirs-là. J'aidais mon père à

balayer le cellier et à poser des chaises autour de la table.

Il prenait dans son échoppe la grosse lampe dont il se servait pour travailler. Nous nous éclairions ordinairement avec des lampes à essence qui fumaient et sentaient mauvais. Mon père ne prêtait sa lampe que dans des occasions extraordinaires, comme ces réunions, ou si quelqu'un de la famille venait manger chez nous. L'éclat de cette lampe était pour moi comme une lumière du dimanche.

Les soirs d'hiver, les camarades arrivaient tout boueux, enveloppés dans des pèlerines raidies par l'eau comme des planches. On les entendait venir de loin, l'un après l'autre, dans la nuit. A travers le bruit de la pluie, deux galoches se mettaient à claquer sur les pavés.

— Voilà Pierre, disait mon père.

Il prêtait l'oreille et répétait :

— Oui, c'est Pierre.

J'écoutais les pas. Je les suivais. « Pierre passe devant la Poste, me disais-je. Il traverse la place. »

Les pas s'arrêtaient. Les planches usées et les vieux fers du portail se mettaient à gémir et à grincer. Le vent poussait brutalement le battant, qui échappait aux mains de Pierre et claquait un instant. De nouveau, on n'entendait plus rien que la pluie. Alors, Pierre appelait :

— Quéré!

Mon père, qui disposait sur la table les cahiers de la Section, ou qui vérifiait une dernière fois ses comptes, me disait :

— Va lui ouvrir...

Je courais à la porte. Pierre s'était mis à gravir le petit escalier de fer qui menait chez nous. C'était un escalier étroit, rapide et glissant. Je l'aimais, parce qu'il ressemblait aux escaliers de fer que j'avais

vus à bord des bateaux, et qu'il aboutissait à une sorte de « verandah » : ma « passerelle. »

En général, les camarades n'aimaient pas qu'on les reçoive « en haut ». Ils préféraient le cellier, où ils étaient plus libres et ne craignaient pas de déranger et de salir avec leurs pieds boueux, leurs mégots et leurs culots de pipes.

Mais l'hiver le cellier était trop humide, et il fallait se résoudre à monter, à quitter ses galoches et à demander pardon à la bourgeoise pour le dérangement.

Pierre arrivait sur la verandah.

— Quel temps! Ton père est là? Il y a du monde?

Je lui répondais qu'il était le premier. Il laissait ses galoches à la porte, ôtait sa pèlerine et entraînait en se frottant les mains pour se réchauffer. C'était une grande surprise pour moi, qui avais écouté si

longtemps le claquement de ses pas sur les pierres, de ne plus entendre que le frôlement de ses chaussons de basane sur les planches du parquet.

Il s'asseyait. La lumière colorait en rose ses joues ordinairement grises comme le plomb qu'il maniait toute la journée devant les cases de l'imprimerie Terrual. Et de temps en temps, il toussait...

XXXIII

Le facteur Guénic entrait, le képi sur l'oreille. Il criait :

— Salut!

Et sa grosse voix remplissait la pièce. Puis, venaient les plâtriers : Pélo, Louis Lautié, Calvez, ceux des chemins de fer... Et bientôt, ils étaient là une vingtaine.

— Salut!

— Salut!

Les voix se mêlaient. On fumait. La pluie continuait de tomber dehors. Je craignais que mon père me renvoyât, mais il m'oubliait et je restais dans mon coin sans bouger. Quelqu'un disait :

— Il faut commencer...

— Attends, répondait mon père. Bahier n'est pas encore arrivé. On l'aura retenu à sa comptabilité...

On attendait. La porte s'ouvrait, et c'était Maulay qui entrait avec sa grande barbe, son sourire d'enfant, et son odeur de peinture fraîche.

— Salut!

— Salut!

Et comme on allait commencer, Bahier entrait. Il s'excusait, s'asseyait, posait devant lui des papiers...

C'était un homme d'allure timide; il était bon et malheureux. A quarante ans, son visage était ridé, sa moustache et ses cheveux, gris. Il parlait lentement, d'une voix douce, un peu couverte. Souvent il paraissait accablé, mais il vous abordait toujours en souriant. Et ses bons yeux bleus souriaient aussi. Plus tard, mon père m'a dit :

— Bahier était d'entre nous le plus violent. Il n'aurait reculé devant rien.

— Devant rien?

— Non. Pas même devant le sang.

...Il ne disait jamais une parole grossière. Il se chargeait des travaux les plus pénibles pour rendre service aux autres. Il était de toutes les conférences de propagande, et bien que cela l'exténuât, il y prenait toujours la parole.

Quand il était installé :

— Eh bien, disait mon père.... A présent, nous pouvons commencer.

Et le silence se faisait aussitôt.

D'abord, il s'agissait des cotisations. Chacun versait à mon père l'argent qu'il devait au groupe et recevait en échange des timbres qu'il collait sur sa carte rouge d'adhérent. Puis, on passait à la question du jour...

Les camarades se plaignaient beaucoup

d'être délaissés par le Parti, qu'ils accusaient de réserver ses efforts à la région Parisienne et aux départements avancés, comme le Nord, tandis qu'il ne faisait rien pour un pays comme le nôtre où le socialisme avait tant de mal à vivre.

— Mais que veux-tu, camarade, le Parti lui-même est pauvre. Nous comptons sur lui et il compte sur nous...

Il fallait attendre, patienter, faire tout son possible...

— Si l'on nous envoyait des conférenciers!

— Groussier est venu.

— Oui... Mais depuis?

Bahier disait :

— Comptons d'abord sur nous-mêmes. La meilleure propagande est celle qui se fait de bouche en bouche, à l'atelier et sur le chantier. N'accusons pas le Parti. Il nous soutiendra. Avez-vous lu le der-

nier article de Jaurès dans *l'Humanité*? Il sortait le journal de sa poche, et dans le plus grand silence, il lisait l'article de Jaurès...

— Oui... Oui... Il a raison, criaient les camarades. Celui-là est avec nous.

Un soir, il leur dit :

— Nous ne ferons rien que par nous-mêmes. Il nous faut une maison... une Maison du Peuple... où faire nos conférences, abriter nos syndicats...

— Oui... Oui...

— Mais il faut la bâtir nous-mêmes. Ils le regardèrent avec surprise.

— Nous-mêmes, dit Maulay?

— Et pourquoi pas?

Il y eut un long moment de silence. Dans la chambre remplie de fumée, la lampe brillait comme à travers un brouillard. Les uns baissaient la tête, et réfléchissaient. Les autres regardaient Bahier,

et l'interrogeaient des yeux. Il avait posé les mains sur la table, devant lui, et il attendait, quand mon père rompit le silence :

— Avec nos bras, camarades, on peut bâtir. En y mettant chacun du sien, on peut trouver un peu d'argent, et acheter le terrain. Les Syndicats nous aideront.

— Bien sûr, dit Louis Lautié.

— Et alors... Une Maison du Peuple!...

Le Braz ne put en dire davantage.

— Et pourquoi pas?

Bahier poursuivit :

— Chez nous, nous serons libres. Nous ne devons rien à personne. Nous ferons des conférences pour les ouvriers, pour les enfants des ouvriers. Pour combattre la bourgeoisie, il faut être instruit comme elle. C'est par là que nous commencerons la révolution...

Le surlendemain, un camarade apporta

chez nous un « tronc pour la Maison du Peuple » que mon père accrocha au mur de son atelier. Un autre fut installé à la Bourse du Travail. Les Syndicats donnèrent de l'argent. Quelques mois plus tard, on acheta un petit terrain, à la limite de la ville, derrière notre ancienne maison, au pied du Tertre à la Vierge.

XXXIV

En rentrant de l'école, je trouvai ma grand'mère couchée dans mon lit.

— Mon pauvre petit gars, me dit-elle, je suis bien prise.

Elle pouvait à peine parler.

— Ne la tracasse pas, dit ma mère. Elle a attrapé du mal hier, dans les Grèves.

La veille elle était partie comme à son ordinaire « après ses malheureux parapluies ». Elle ne se sentait pas en train, mais on lui avait fait dire de la Croix Guingast qu'elle n'aurait qu'à passer, et elle ne voulait pas manquer son affaire.

Au retour, il se mit à pleuvoir. Elle reçut l'averse sur le dos. Elle eut les pieds

trempés bien avant que d'arriver chez elle. Elle se coucha, mais ne dormit pas. Elle tremblait la fièvre. C'est à grand-peine si au petit matin elle eut la force de se lever et de se traîner jusqu'à chez nous.

Elle y était arrivée les traits tirés, crottée jusqu'aux épaules, n'en pouvant plus.

— Comme te voilà ! fit ma mère...

Bien vite elle mit une goutte de café sur le feu.

— C'est pas de café que j'ai besoin. Je vais m'en retourner et me coucher.

— Bonne foi non ! Si tu as envie de te coucher tu vas te coucher ici.

La journée se passa tristement. Nous n'osions pas bouger. La tête posée de côté sur l'oreiller, les yeux fermés, elle ne dormait pas. Sa respiration était dure.

— Si ça ne va pas mieux demain, on ira chercher le médecin.

Le médecin était venu une fois chez

nous quand ma mère avait été malade. Il l'avait envoyée à l'hôpital.

— Est-ce qu'il va aussi l'envoyer à l'hôpital?

— Bien sûr que non...

On nous fit sortir quand il arriva.

Il resta longtemps auprès de ma grand-mère. A travers la porte nous entendions sa grosse voix. Ma grand-mère toussait en se plaignant. Il voulut une cuvette où se laver les mains, puis du papier et une plume.

— Je vais vous rédiger une ordonnance...

J'entendis ma mère s'agiter. Elle fouillait dans des tiroirs. Il se fit un silence et la porte s'ouvrit d'un coup...

Le docteur passa devant moi. Il portait un long pardessus noir et un chapeau melon. Mon père et ma mère le suivaient.

— Et surtout, dit-il, faites bien tout ce

que je vous ai recommandé. Et n'hésitez pas à venir me chercher.

— Oui, monsieur le Docteur.

— Allons... Au revoir.

— Au revoir, monsieur le Docteur.

Il tendit la main à mon père et l'attira dehors.

— Elle est bien usée, lui dit-il. Veillez-la bien.

De temps en temps elle demandait :

— Où est mon petit gars?

Ma mère me prenait par la main et me conduisait près de son lit :

— Le voilà.

— Ah! Oui... disait-elle.

Mais elle tournait la tête. Elle était trop faible.

— Assieds-toi là, me disait ma mère et ne bouge pas.

Je restais près d'elle. Ma mère s'occu-

pait à son ouvrage le plus doucement qu'elle pouvait. Elle s'approchait du lit. Si ma grand'mère avait les yeux ouverts, elle lui demandait :

— Te sens-tu mieux?

— Un peu...

Et ma mère soupirait.

— Attends. Je vais te taper tes oreillers.

... Huit jours plus tôt, nous étions allés ensemble chercher de la braise à la Manutention. Elle portait sous le bras un sac de grosse toile. Je traînais à une dizaine de pas derrière elle. Elle était droite et forte. Elle portait un bonnet frais repassé. Elle marchait vite.

Brusquement elle se retourna :

— Allons! me cria-t-elle.

Je courus pour la rejoindre. Elle me prit la main et me dit :

— Mon pauvre petit... Tu as honte de ta grand'mère?

Je la suivis en silence et j'avais envie de pleurer...

La même envie me venait à la voir étendue sur son lit. Je me disais : « Je l'ai méprisée. J'ai eu honte de ma grand'mère. » J'étais malade de remords. « Elle croit que j'ai honte... Elle le croit. » Et je ne pouvais rien lui dire.

— Dort-elle? demandait ma mère.

— Oui, elle dort.

— Alors, tire-toi de là. Laisse-la reposer tranquille...

Quand ma mère m'éveilla, le matin du cinquième jour, elle pleurait en m'embrassant.

— Mon petit Louis... Tu n'as plus de grand'mère.

Elle était morte dans la nuit.

— Ne pleure pas... Viens l'embrasser. Tu ne la reverras plus.

Mais quand je la vis, raide sur son lit où l'on avait mis des draps blancs, les mains croisées sur un petit crucifix, je me mis à crier :

— J'ai peur !

— Je vais t'emmener.

— Non... Je veux l'embrasser.

Je posai mes lèvres sur sa joue froide. Ma mère me dit :

— Recouche-toi. Cela vaut mieux.

Je me cachai sous les draps pour pleurer.

Plus tard dans la matinée, ce fut mon père qui vint me dire :

— Il faudrait que tu ailles chercher la croix.

— Où ?

— A la sacristie de la Cathédrale. Tu la demanderas au bedeau.

Comme je sortais pour aller à la Cathédrale ma mère me rappela :

— Ta pèlerine !

Je m'en allai dans ma pèlerine. Il pleuvait. Les rues étaient noires. J'arrivai à la Cathédrale. Le bedeau était occupé à ranger des affaires dans la sacristie. C'était un homme gros et rouge, tout rasé.

— Voulez-vous me donner la croix ?

— Pour qui ?

— Pour ma grand'mère qui est morte cette nuit.

Il prit dans une armoire une belle croix. Je crus qu'elle était en or. Il me la tendit et je la mis sous ma pèlerine.

— Comment, me dit-il, tu as honte de faire voir que tu portes une croix ?

Cette fois les larmes me sortirent des yeux, mais tout le long du chemin je portai la croix devant moi malgré la pluie. Quand j'arrivai à la maison, je trouvai ma mère assise sur une chaise dans un coin de la cuisine. Elle pleurait tout son saoul...

XXXV

Deux jours après l'enterrement, il fallut aller à Monte-à-Regret, régler les affaires avec le logeur de ma grand'mère et emporter le peu qui restait chez elle. Ma mère nous emmena.

L'été passé, nous étions allés la voir un jeudi après midi. Elle n'avait pas voulu nous laisser entrer chez elle. Elle nous avait emmenés dans une auberge au bord de la route et payé à chacun un petit verre de malaga.

Nous entrâmes tout droit à l'auberge. Quand elle vit ma mère avec son voile de deuil, l'aubergiste poussa des cris. « Elle s'était bien doutée de quelque chose!

Elle était morte! Une si brave bonne femme, et qu'on était si bien habitués à la voir tous les jours... »

Elle nous donna la clé. Il nous fallut monter un petit escalier de pierre, mal commode, jusqu'à une vieille porte que ma mère hésita à ouvrir. Mais quand elle l'ouvrit!

C'était une soupenle, pavée en briques, avec une petite cheminée noire où le vent soufflait. Un œil-de-bœuf l'éclairait. Contre le mur qui tombait en morceaux au-dessous de l'œil-de-bœuf, une paillasse était jetée par terre. Et dans un coin, des vieux parapluies, en tas.

— Voilà où elle logeait! dit ma mère.

Elle entra.

— Aurait-elle pas mieux été chez nous? Tout ça, à cause de sa tête...

A nous quatre, nous emplissions la soupenle.

— Une paille! Et toute crevée...

Elle se mit à la regarder. Nous n'osions pas dire un mot. Elle secoua la tête et reprit :

— Vous voyez... Elle en tirait de la paille à poignées pour allumer son feu. Et la couverture qui est en loques. Mon Dieu, elle se couvrait avec ses pauvres hardes. Comme elle devait avoir froid! Pourtant, ce n'est pas faute que je lui ai dit : « Viens chez nous. Il y a de la place pour tous. » Mais elle avait sa tête...

Près de la cheminée, j'avais trouvé une petite vierge en plâtre.

— Regarde, maman...

Elle la prit dans ses mains.

— Je lui ai toujours connu cette petite vierge. Je vais l'emporter.

Elle s'était assise sur la paille et son voile traînait par terre.

— Pourquoi sommes-nous venus ici?

Je n'aurais pas dû venir, non. Elle ne voulait pas nous laisser voir son grabat. Elle était fière... Pauvre bonne femme. Sa tête... Toujours sa tête. Tenez... Regardez donc là...

Par terre, près des parapluies, il y avait un petit marteau de fer, un petit marteau à long manche et à tête fine.

— Son marteau! Donnez-le-moi! C'est avec cela qu'elle raccommodait ses parapluies... Son petit marteau!

Ses yeux étaient pleins de larmes.

— Allons-nous-en, dit-elle brusquement. Emportez la petite vierge et le marteau. Je vais tirer la couverture...

— Et le bonhomme?

— Quel bonhomme? Tant pis pour lui. On viendra le voir un autre jour...

Elle prit les quelques hardes qui traînaient, et les enveloppa dans la couverture. Puis, elle nous poussa dehors :

— Marchez...

...Nous arrivâmes à la maison sans avoir dit une parole. Depuis, la couverture a été donnée à une autre malheureuse, mais la petite vierge en plâtre est restée dans notre buffet :

— Et surtout, disait ma mère, n'allez pas me la casser... C'est elle qui nous donne le pain...

XXXVI

Pierre venait d'arriver. Il était assis près du veilloir. Mon père se leva. Des retailles de cuir tombèrent de son tablier. Il ouvrit l'armoire :

— Regarde.

Tout le bas était rempli de papiers. Il y en avait des piles entières :

— Ce sont des affiches et des tracts que j'ai reçus du Parti. Il faudra que les camarades se dévouent pour répandre tout ça en ville. C'est contre la vie chère, contre la loi de trois ans et les armements. Il est grand temps de faire quelque chose, Pierre. Qu'est-ce qu'ils cherchent? Regarde un peu leurs retraites...

Le samedi soir en effet, la clique du régiment se rassemblait sur la place devant nos fenêtres. Elle jouait un pas redoublé, et la foule faisait cercle. Et quand les soldats se mettaient en route, la foule suivait. Bras-dessus, bras-dessous, filles et garçons braillaient au son des tambours :

Pour vingt-cinq francs cinquan...an...te

Pour vingt-cinq francs cinquan...an...te

On a un pardessus

Avec du poil dessus.

— Je l'entends bien passer devant ma porte, la retraite, dit Pierre. Elle fait assez de bruit.

— Et si tu vas au concert, le dimanche soir, tu vois bien ce qu'ils apprennent à chanter aux jeunes recrues...

Mais Pierre ne voulait pas croire à des choses pareilles.

— Aujourd'hui, François, ce n'est plus

possible. Qu'ils fassent donc leurs retraites et qu'ils chantent ce qu'ils voudront, mais qu'ils nous laissent bâtir notre maison.

... Au beau temps, ils commencèrent les travaux. Le premier dimanche où ils se réunirent sur le terrain, mon père m'emmena. Il me fit lever de bonne heure, et mettre de vieux habits. J'avais attendu ce dimanche-là avec grande impatience. Il y avait si longtemps qu'on parlait de commencer les fondations de la Maison. Mais la pluie, qui avait à peine cessé de tomber depuis des semaines, n'avait pas permis de rien entreprendre.

Il était un peu plus de sept heures quand nous arrivâmes sur le terrain, et une dizaine de camarades étaient déjà à l'ouvrage; Pélo, qui maniait une pioche, s'appuya sur le manche de son outil, pour nous regarder venir.

— Salut ! cria-t-il à mon père... Tu nous amènes du renfort !

— Il fera sa part comme les autres.

— Pardié ! oui.

— Arrive avec moi, me cria Louis Lautié.

A travers les trous remplis de cailloux et d'eau, je courus jusqu'à lui à l'autre bout du terrain. Il me tendit la main.

— Salut !

— Salut !

— Tu es venu travailler ?

— Oui.

— Enlève ta veste.

J'enlevais ma veste, et pour faire comme mon père et comme tous les autres, je retroussais les manches de ma chemise.

Il faisait frais. Le ciel était encore rose du côté du tertre. La statue de la Vierge paraissait plus petite et plus lointaine que d'habitude au-dessus des champs où l'on ne voyait personne.

— Tu vas m'aider à charger ma brouette, me dit Louis.

Il me donna une pelle et me demanda :

— Sauras-tu t'en servir ?

— Oui, dis-je.

Bientôt en effet j'eus rempli une brouette de terre.

— Bien, dit Louis, tu ferais un bon manœuvre.

Il sourit et j'étais fier.

Mais le manche de la pelle était trop gros pour mes petites mains et deux fois je versais ma pelletée à côté de la brouette.

— Tu veux aller trop vite.

D'un seul coup de reins, Louis soulevait la brouette que j'avais remplie jusqu'au bord. Il la poussait devant lui, dans un petit sentier, que prolongeait un mardrier jeté au travers d'une flaque d'eau. Au bord de la route, la terre enlevée était mise en tas. Louis dressait sa brouette

en équilibre sur sa roue, il la poussait d'une bourrade contre le tas, et sautait vivement en arrière pour qu'elle ne lui revînt pas dans les jambes. Puis il revenait, traînant la brouette qu'il laissait retomber devant moi en criant :

— Allons manœuvre ! Encore une.

Mes doigts craquaient, et j'avais mal aux reins, mais je ne voulais rien dire, par crainte des moqueries.

— Dépêche-toi, me dit-il. Le père Cozannet va arriver avec son tombereau, tu iras avec lui jusqu'à la carrière.

Cela me rendit courage. Mais le père Cozannet tardait à venir, et je dis :

— Ecoute, Louis, prends un peu la pelle.

Il rit.

— Et pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt ?

— Oh ! dis-je, je veux seulement me reposer un peu.

Il me fit remettre ma veste et je m'assis sur un madrier. J'avais été si absorbé par mon travail, que je n'avais pas vu arriver les nouveaux camarades. Ils étaient plus de trente sur le terrain, tous travaillant. Il y avait là des camarades du groupe et d'autres que je ne connaissais pas. Pélo chantait :

*Y a plus de guerre
Tous les rois sont morts
Y a qu'en Angleterre
Qu'il existe encore.*

Brusquement, j'entendis le tombereau du père Cozannet qui arrivait :

— Ohé ! La coterie, cria Le Braz.

Et tous répondirent.

— Ohé !

— Le père Cozannet arrive avec son landau ! Quatre hommes ici avec des pelles !

Je m'approchais du bord de la route. Le tombereau du père Cozannet vint se ranger devant nous.

Le père Cozannet portait un chapeau breton, retenu sous la nuque par un cordon noir. Il fumait dans une petite pipe en terre, courte et ébréchée, qu'il ne lâchait pas pour parler. Le fouet passé sous le col de son veston de velours, il avait pris la bête par la bride et criait : « arrière ! arrière ! » de manière à amener le tombereau plus près du bord. Mais la bête n'obéissait pas assez docilement à son gré et il se mit à jurer, mélangeant le breton et le français.

— Te fâche pas, père Cozannet.

Il rit. Toutes ses dents étaient pourries. Dès que le tombereau fut en place, les quatre compagnons se mirent à le charger. Il ne leur fallut pas grand temps. Quand ce fut fini, le père Cozannet cria :

— Hue !

Et il fit claquer son fouet.

— Et bien, y vas-tu, me dit Louis ?

— Oui.

Et je me mis en route, marchant auprès du père Cozannet qui fumait sa pipe sans dire un mot. J'étais si heureux que je m'imaginai conduire tout seul le cheval et quand nous arrivâmes devant la carrière ma voix se confondit avec celle du père Cozannet pour crier :

— Hola ! Ho !

Le père Cozannet se retourna vers moi :

— Et tu es devenu charretier, toi aussi, me dit-il en riant avec son accent breton...

La carrière où nous étions était une carrière de sable qui appartenait à la coopérative des plâtriers. Malheureusement l'accès en était rendu difficile par une sorte de fondrière que l'on devait combler

avec la terre enlevée au terrain de la Maison du Peuple. Des camarades nous attendaient.

— Te voilà, me dit Calvez, tu es venu travailler au terrain?

— Oui.

— C'est bien, dit-il. As-tu vu notre carrière?

— Non.

Il me fit approcher d'un immense trou, rempli de sable rouge, de brouettes et de tamis.

— C'est là qu'on prendra le sable pour la bâtisse, quand le moment sera venu.

— Et les pierres?

— Les pierres? Il y en a partout. Il n'y a qu'à se baisser pour en prendre. Père Cozannet, tu nous prêteras bien ton tombereau pour aller en chercher sur les routes, si besoin est.

XXXVII

Quand je revins au terrain, Bahier venait d'arriver. Il causait avec mon père. En me voyant, il sourit. La joie brillait dans ses yeux. Il disait en regardant les camarades :

— Pourvu qu'ils ne se découragent pas. Qu'ils reviennent ainsi chaque dimanche, et nous sommes sauvés.

— Ils reviendront dit mon père. Regarde donc un peu comme ils travaillent.

— Oui.

Bahier voulut quitter sa veste et se mettre à travailler. Mon père le retint :

— Laisse, Bahier... Ce n'est pas ton affaire...

Il obéit. Et tandis que mon père retournait à sa brouette, il se mit à se promener, allant de l'un à l'autre. Il avait croisé les mains derrière le dos, dans un geste qui lui était familier. La tête penchée, il réfléchissait en marchant. De temps en temps, il s'arrêtait, regardait les camarades; sa figure s'éclairait. Enfin, il vint s'asseoir sur un madrier, en plein soleil. Le chapeau rabattu sur le front, il plissait les yeux et caressait de sa main fine sa grosse moustache.

Je m'étais remis au travail, et pendant une heure encore je chargeais des brouettes. Et Louis me dit :

— C'est bon. Il va être midi. Pose ta pelle.

— Bon.

Je posai la pelle. Les autres en faisaient autant.

— Ohé! cria Pélo.

Et tous répétèrent :

— Ohé!

— Rassemblement des outils!

On mit les outils en tas, puis on les chargea dans le tombereau du père Cozanet et chacun se rhabilla. Les camarades se réunirent autour de Bahier qui leur donna à tous un petit papier.

— Qu'est-ce qu'il leur donne?

— Tu le verras si tu approches...

Je m'approchai. On s'écarta pour me laisser passer au premier rang.

— Ah! dit Bahier... Attends. Je vais t'en donner un à toi aussi.

Je poussai Louis Lautié du coude :

— Qu'est-ce qu'il va me donner?

— Sans patience! Attends, tu le verras bien.

Bahier me remit un petit carré de papier où il avait griffonné quelque chose. Je le rapportais à mon père :

— Qu'est-ce que c'est?

— Eh bien dit mon père... tu n'as qu'à lire. C'est un « bon de travail ». Quand nous serons riches, on te remboursera de ta peine...

XXXVIII

Il ouvrit brutalement l'armoire et les battants claquèrent :

— Brûle tout, cria-t-il, tout ce qui reste...

Ma mère qui ne cessait de courir d'une pièce à l'autre, oubliant toujours ce qu'elle cherchait dans son affolement répondit :

— Oui, François... Je ferai comme tu me diras.

Depuis le matin, des camions et des chevaux ne cessaient d'affluer sous nos fenêtres. La place en était couverte. Et pourtant il en arrivait encore. Nous étions penchés à la fenêtre. Les sabots des bêtes martelaient durement la terre et les roues grinçaient. Le ronflement des moteurs cou-

vrait les cris et les appels des hommes. Au-dessus de cette foule de capotes une poussière blonde montait comme un nuage...

— Qu'est-ce que tu cherches?

— Je ne sais pas dit ma mère, je ne sais pas ce que je cherche...

Elle restait là, au milieu de la cuisine, à se le demander...

On cria dans la cour :

— François!

C'était Le Braz. Il était debout près du portail, un petit baluchon à la main.

— Adieu, François, cria-t-il.

— Monte!

— Je n'ai pas le temps...

Et avant qu'on ait pu répondre il était parti.

— Adieu!... Pierre est déjà parti, et Bahier aussi...

Mon père ne devait partir que le lendemain. Dans la maison, il marchait, mar-

chait, sans dire un mot. Et sur la place, c'était toujours le même bruit de camions et de chevaux, et les cris... Il nous entraîna, et nous montâmes à la gare. Il ne disait toujours rien. Mais de temps en temps, je le voyais tressaillir. Ma mère lui tenait le bras. Elle tremblait. C'était partout des cris, des : Vive la France, des : A Berlin... Une poussée de la foule nous porta dans la salle de la gare. Un train venait d'arriver. Des voyageurs tâchaient de s'ouvrir un chemin. Et brusquement, la nouvelle courut de bouche en bouche : On a assassiné Jaurès...

... Le lendemain, au fin matin, mon père se mit en route. Il devait rejoindre un poste, à une dizaine de kilomètres de chez nous, sur la voie ferrée. Il voulut aller à pied. Ma mère lui fit à manger. Il nous embrassa, et partit.

En route, il rencontra des chars à bancs, des autos et des camions qui filaient, sur la ville. Il prit un sentier de traverse. Il allait bon train, et serait rendu, pensait-il, sur les dix heures. Au poste, on l'habillerait. Il toucherait un fusil, des cartouches...

Les champs étaient nus; le chaume craquait sous les pieds. Comme il sortait d'un petit chemin, broyé par les lourdes roues des charrettes, et jonché de paille fraîche, il vit la mer, sur sa main droite. Elle était tranquille, blanche, dans la lumière du matin. Il n'y avait pas une voile, et aux champs, personne encore, ni une bête. Il faisait doux comme à l'automne, mais les buées, traînant au ras de la lande, annonçaient que midi serait chaud.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
23 JUIN 1927 PAR
L'IMPRIMERIE FLOCH,
A MAYENNE (FRANCE).

